

LA

PRINCESSE RUSSE

Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LA PRINCESSE RUSSE

PAR

EMMANUEL GONZALÈS

auteur de

La Mignonne du Roi, le Chasseur d'Hommes, le Vengeur du Mari, l'Heure du Berger.

I



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LE CABINET NOIR

PAR

CHARLES RABOU.

L'histoire d'une institution ténébreuse autour de laquelle l'imagination est autorisée à grouper les combinaisons les plus dramatiques; une fable pleine d'originalité et d'intérêt, qui, s'ouvrant à la mort de Charles Ier d'Angleterre et ne se dénouant qu'à la mort de Napoléon, est successivement conduite par l'auteur, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Ecosse, en Italie, aux Etats-Unis, à Malte et jusque dans l'île africaine de Madagascar; au milieu de cet horizon vraiment épique, une foule de personnages saisissants, dominés par une grande figure que ne cesse d'entourer une mystérieuse atmosphère; des incidents sans nombre, dont le lecteur suit néanmoins sans fatigue la marche et le développement; de curieux détails sur les sociétés secrètes; en un mot, toutes les émotions que peuvent créer l'histoire, le drame et le roman, réunies dans un cadre où la grandeur ne fait jamais tort à l'unité, tels sont les éléments du livre où le sombre auteur des *Contes Bruns* et de *l'Allée des Veuves* a résumé toute la force d'invention qui caractérise son talent. L'Allemagne, pays où les romans *noirs* ont toujours fait fortune, n'a pas attendu que l'auteur eût achevé son œuvre, et deux traductions paraissant simultanément à Leipzig et à Vienne, avant qu'un journal français eût terminé la publication du livre de M. Charles Rabou, témoignent de la sensation qu'il a produite, même à l'étranger.

L'HOMME DE MINUIT

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Le titre de ce roman révèle tout de suite une pensée de drame émouvant. Il y a là comme un frisson de terreur. Et c'est en effet une histoire poignante qui se déroule à travers les pages marquées de cette empreinte fatale. Il s'agit, ici, d'une existence mystérieuse, exceptionnelle, qui, après s'être déchirée aux plus violentes aspérités de la vie sociale, se roidit avec une énergie indomptable et rend sans pitié le mal pour le mal, tout en inspirant un profond intérêt. Tel est Horace Baltimore, la figure dominante de ce saisissant tableau. Autour de lui, intimement mêlés à l'action, se dessinent des types pleins de force, de grâce ou d'originalité. C'est Mathilde, sa femme, une pauvre fille qui aime les fleurs comme Ophélie. C'est Thérèse, sa fille, un ange de beauté et de dévouement. C'est le comte de Villefleur, un grand seigneur élégant et criminel. Puis viennent Léo de Villefleur, jeune officier plein de droiture, de courage, d'abnégation; Lucienne de Grandpré, âme ardente, orgueilleuse, vindicative; Ismaël Gantz, usurier juif, qui par hasard n'a pas mis tout son cœur dans son coffre-fort, etc., etc. Ces divers personnages donnent lieu à des scènes toujours animées et souvent d'un intérêt palpitant. Ces scènes se développent tantôt au milieu du panorama grandiose des Pyrénées, tantôt au sein de cet inextricable labyrinthe qu'on nomme Paris. La littérature contemporaine n'a rien, à notre avis, de plus saisissant que l'arrestation de Baltimore dans le Cirque de Gavarnie et l'interrogatoire que subit le comte de Villefleur au tribunal secret de l'avenue de Lord Byron, aux Champs-Élysées. L'HOMME DE MINUIT nous semble destiné à un immense succès.

CHAPITRE PREMIER

I

Un tigre en robe de gaze.

Saint-Pétersbourg, cette improvisation fabuleuse de Pierre-le-Grand, ne fut jamais aussi brillant que pendant les premières années du règne de l'empereur Nicolas. La jeunesse des héritiers du

trône d'Alexandre semblait être le mobile de fêtes continuelles ; mais le véritable but de ces bals, de ces cérémonies, de ces féeries du luxe, était de confondre l'esprit railleur des représentants de la vieille Europe. Ces hôtes diplomatiques du nouveau czar devaient désapprendre l'épithète de barbares du Nord qu'ils prodiguaient si familièrement aux Russes.

Un soir de décembre 182.. il y avait grand bal au palais Michel. Les larges rues de Pétersbourg ne désemplissaient pas de voitures à quatre chevaux, mal lavées, mal peintes, mal vernies, conduites par un cocher et par un postillon,

enfants vêtus du lourd *armiak* persan, mais adroits, prestes et téméraires, ne menant que des rênes et du frein, sans faire usage du fouet et de la voix. Tous ces équipages originaux et pittoresques, quoique médiocrement élégants, venaient s'arrêter devant la façade extérieure du palais, ornée dans toute sa longueur d'un portique à l'italienne. Les entre-colonnements en étaient illuminés par des groupes de lampions en papiers, gracieusement découpés en forme de lyres, de vases, de tulipes, d'urnes, de coupes. La foule se pressait sous le péristyle; les légères et somptueuses toilettes des grandes dames se dérobaient sous leurs

mantes épaisses; les brillants uniformes des grands seigneurs se cachaient sous des manteaux de fourrures; tous avaient hâte de pénétrer dans ce flamboyant Éden émaillé de fleurs et saturé de parfums, image des palais fantastiques de ces fées du Nord, qui changent, sous leurs pas, l'aride hiver des Russies en un printemps éternel.

La clarté des lampions rayonnait sur les colonnes du palais et les arbres du jardin, encombré d'une masse de peuple qui semblait remplir le rôle du chœur impassible des tragédies antiques. Du fond des massifs éclataient des sympho-

nies militaires, et les orchestres cachés se répondaient au loin comme les échos mourants des cors dans les grandes chasses à courre. Des bosquets d'arbres illuminés à feux voilés étoilaient les ombres nocturnes, et la verdure, fantastiquement éclairée, offrait des teintes vaporeuses qui n'appartiennent point aux paysages terrestres.

L'intérieur de la galerie où l'on allait danser n'était qu'un nouveau jardin plus merveilleux encore, un jardin auquel les roubles avaient servi d'engrais, un jardin planté de deux mille caisses de fleurs rares, habituées à s'épanouir sous un

soleil incandescent. Au fond de la salle, enguirlandée d'une ceinture luxuriante d'arbustes exotiques, protégée par les éventails épineux des aloès, des cactus et des figuiers de Barbarie, s'élevait gracieusement une vasque d'eau cristalline, d'où bondissait une haute gerbe. Ces cascades scintillantes aux reflets des bougies secouaient une rosée lumineuse dans l'air tiède, que rafraîchissaient encore les branches des palmiers et des bananiers ruisselantes de gouttes de pluie. Le bruit des pas s'amortissait sur la mousse qui bordait les allées.

Les fenêtres, à l'exception de celles

qui servaient de portes de dégagement, étaient masquées par de gigantesques écrans dorés, à glaces d'un seul morceau, et dont le pied s'enfonçait dans les tapis de fleurs. Ces miroirs à bordures d'or, encadrés de bougies innombrables, semblaient frisssonner au vent comme les rideaux de diamants qui cachaient les portes du palais d'Aladin. La magnifique salle ainsi décorée se prolongeait à l'infini ; c'était un prisme de lumière, de dorure, de fleurs, de reflets à faire illusion au peintre de perspective le plus exercé, et sur cet espace imaginaire flottait un vague brouillard qui adoucissait encore tous les contours des objets.

Le bal n'était pas commencé ; les invités, en attendant l'arrivée de l'impératrice, oubliaient de se livrer à l'entrain prescrit par le cérémonial et s'occupaient à exercer une minutieuse investigation sur l'intéressante classe des retardataires. Tout à coup un mouvement de curiosité extraordinaire agita cette foule d'observateurs bénévoles lorsqu'un huissier des cérémonies leur jeta les noms du prince Mouriakin et de la princesse Veratchka, sa fille. Deux haies d'uniformes et de toilettes s'alignèrent sur leur passage. Les conversations cessèrent ; les critiques des grandes dames s'arrêtèrent sur leurs lèvres pincées et dédaigneuses : on

eût dit que leurs regards envieux cherchaient à surprendre le secret du prestige exercé par cette rivale triomphante. Quant aux hommes, ils s'efforçaient d'attirer sur eux un vague sourire, un imperceptible geste, un regard même indifférent de la divine princesse.

Jamais la beauté de cette élégante jeune fille n'avait brillé de plus d'éclat: était-ce coquetterie ou indifférence, mais la nonchalante grâce de sa démarche, la sérénité souriante et froide de sa physionomie, son port de tête altier, tout en elle semblait attester la conscience et l'habitude du triomphe ainsi qu'un dédain,

peut-être affecté, pour les faciles succès. Elle traversait la foule comme une souveraine, tandis que son regard disait aux hommes : « Admirez-moi ; » et aux femmes : « Inclinez-vous. »

Elle était belle en effet, de ce charme étrange et mystérieux qui a, de tout temps, caractérisé les femmes de pure race slave : ces compagnes belliqueuses des Scythes, que les Grecs anciens ne purent assouplir à l'esclavage, — ces amazones dont la fabuleuse Thalestris dompta le cœur d'Alexandre, — telles furent les aïeules des belles Moscovites.

Est-ce le mélange du type asiatique et

du type européen qui a donné à leurs yeux, à leurs traits, à leur tournure une finesse et une distinction incomparables? Est-ce la vie de serre-chaude à laquelle les femmes nobles sont astreintes qui a maintenu cette aristocratie de formes et l'a empêchée de s'abâtardir au contact des races finoises et kalmoukes, dont les traits sont bas, déprimés, carrés? C'est ce que nous ne saurions décider.

Toujours est-il que la jeune princesse Mouriakin pouvait soutenir la comparaison avec les plus célèbres beautés des cours précédentes, mais qu'elle n'avait rien de commun avec les types adoptés

par Raphaël et Murillo pour leurs madones.

Son front païen était peu élevé, mais droit et assez large pour accuser une intelligence opiniâtre, ardente, passionnée. Ses yeux étaient taillés en amande, comme ceux des vrais Slaves, la coupe des paupières était pure, mais le bleu de la prunelle, vague et nuageux, rappelait ces yeux glauques des Sarmates dont parle Tacite, teinte étrange qui donne au regard voilé des jeunes valkyries du Nord une douceur et une innocence dont le charme est irrésistible. Son nez grec, d'une fierté harmonieuse, relevait le

caractère aristocratique d'un visage singulièrement adouci par les longues boucles d'une chevelure blonde, souple et brillante, qui encadrait ses joues rosées d'une tremblante auréole.

Sa taille flexible, la blancheur de sa carnation, sa démarche nonchalante, eussent pu faire croire à un observateur superficiel qu'elle subissait les langueurs d'une nature délicate et frêle, si on n'eût deviné, aux froncements furtifs de ses sourcils et de ses lèvres, une vigueur nerveuse extraordinaire cachée sous ces formes charmantes comme le ressort d'acier sous le velours.

La toilette de la jeune princesse était vaporeuse comme elle-même. Une robe de tulle semée d'étoiles d'argent, ornée de volants lamés relevés de nœuds de volubilis, laissait flotter ses plis légers autour de ce corps de déesse. Un diamant agrafait à sa robe chaque nœud de volubilis. Une rivière de diamants courait sur le front de Veratchka, serpentait dans ses fins cheveux blonds et s'enroulait autour de son col, plus blanc que celui du cygne.

Il était certes impossible de rêver une image plus séductrice de la beauté féminine. Cette blonde eût fait le désespoir des peintres, car le pinceau ardent d'un

Rubens ou le chaste crayon d'un Sanzio eussent hésité devant ses contours suaves.

Pour les jeunes gens, n'était-ce pas l'incarnation fugitive de l'idéal ? Aux yeux des hommes mûrs, le plus rare témoignage des efforts de la nature pour produire la perfection suprême? et les vieillards ne retrouvaient-ils pas en elle un souvenir brillant de jeunesse évanouie qui réchauffait un instant leur cœur de glace ?

Quant au prince Mouriakin, la poitrine émaillée, constellée, chamarrée de croix, d'ordres, de plaques et de cordons cosmopolites, il s'avançait à travers la

foule en donnant la main à sa fille avec l'importance radieuse que comportaient les tacites hommages rendus à la belle Veratchka, il s'épanouissait de bonheur, malgré son flegme diplomatique, en la voyant traverser, comme une idole indoue, les flots de ces fakirs volontaires absorbés dans une contemplative admiration et une surprise passionnée.

Un jeune soldat, de garde à l'entrée de la galerie, un cadet de famille, un noble sans fortune (tout ce qui entoure la personne du czar est noble jusqu'au soldat), n'avait pas cessé d'attacher des yeux éblouis sur la jeune princesse. Il n'avait

vu qu'elle dans cet essaim de femmes élégantes.

Il s'était senti pâlir et frissonner comme si l'empereur lui eût adressé la parole. Il semblait dans son extase avoir oublié jusqu'à la tenue de service. Il avait tout à coup rougi de l'infériorité et de la bassesse de sa condition. La gaîté insouciante de la jeunesse s'était changée dans son cœur en ambition fébrile et envieuse.

Tout à l'heure encore il était heureux de se trouver de garde au seuil de cette fête et de donner ce merveilleux régal à ses yeux.

Maintenant il eut cédé la meilleure part de sa vie pour être un de ces privilégiés qui avaient le droit d'échanger quelques paroles banales avec la princesse Veratchka, et de presser dans leurs bras sa taille de roseau.

Il restait donc là, lui, le cadet de famille, le gentilhomme désavoué, contraint de paraître froid, insensible, obéissant comme un serf, loin de cette femme poétique.

Il reprit sa faction avec l'ardeur du néophyte qui étreint sur sa poitrine le cilice de crin ; il espérait ainsi combattre cette tentation folle et sans but, dont les

vertiges brûlaient sa tête, son cœur, ses sens. Ce fut en vain; il ne put chasser cette dangereuse image, elle revenait sans cesse occuper son rêve éveillé. Enfin, pour donner le change à ses pensées, il chercha à prêter l'oreille aux paroles qui se croisaient autour de lui.

Il n'entendit d'abord que des phrases oiseuses et frivoles; mais tout à coup il prit un vif intérêt à l'entretien de deux personnes à demi cachées derrière les caisses de grenadiers, et dans l'une desquelles il reconnut mylord Georges W..., ambassadeur d'Angleterre; l'autre était un jeune homme blond, aux traits fins, à

l'œil moqueur, aux lèvres minces et pâles, qui portait le costume d'aide-de-camp.

— Connaissez-vous cette charmante femme, mylord? demandait ce dernier.

Le cadet devina aussitôt qu'il s'agissait de la fée de salon à laquelle il venait de vouer une adoration insensée.

L'ambassadeur sourit.

— Eh! qui ne connaît la belle princesse Veratchka, la fille du plus philantrope des boyards russes, le prince Mouriakin, possesseur du riche district de

Bogorodsky, dans le gouvernement de Toula ?

— Le gouvernement de Toula ! se dit le garde, avec une surprise qui se changea en une sorte de superstitieuse espérance, car le maigre domaine de ses ancêtres était voisin de Bogorodsky, et il lui sembla que les distances se rapprochaient déjà entre lui, l'humble soldat, et la noble Veratchka.

— N'avez-vous donc pas entendu parler, continuait l'ambassadeur, de cette magnifique terre de Beau-G aive, dont le prince Mouriakin a fait un paradis terrestre, près de son village d'Isrog ?

— Mais songez donc, mylord, que j'arrive de voyage, répliqua le jeune aide-de-camp. Je tombe au milieu de ce bal avec un uniforme tout neuf, mais les yeux encore éblouis du soleil italien, les oreilles étourdies de la causerie française et le cerveau un peu engourdi par le spleen de votre humide patrie.

— Et peut-être avec un cœur neuf, encore incendié par les œillades des majas andalouses, car vous prenez feu à première vue !

— Eh bien, traitez-moi, mylord, en étranger à qui vous voudriez épargner quelque faux pas. Je ne suis pas encore

redevenu Russe. Ayez compassion de mon ignorance !

— Vraiment, dit lord Georges W***, avec un flegme ironique, le froid enfant de la Newa veut-il se brûler comme un papillon aux bougies ! Voyons si vous êtes devenu observateur et physionomiste en courant les quatre coins de l'Europe. Que pensez-vous de la princesse Veratchka, en ne consultant que les apparences?

— Elle est belle comme un beau rêve ! répliqua avec feu l'aide-de-camp ; sa sérénité patricienne semble éloigner les hommages et les espérances des chuchoteurs de madrigaux. Cette pudeur froide et

impérieuse lui sied cependant à ravir. Comme la neige qui brûle nos mains, son regard indifférent et vague trouble plus mon cœur que les éclairs des beaux yeux de Florence et de Séville.

— Cet homme récite ma pensée, murmura le garde.

L'aide-de-camp continua :

— Est-elle mariée, fiancée ou veuve, mylord !

L'ambassadeur sourit avec cette impassibilité diplomatique qu'un Anglais sait conserver jusqu'au fond d'un boudoir.

— Elle n'a encore passé par aucun de

ces supplices sociaux, mon jeune ami. La peincesse Veratchka est tout simplement un tigre en robe de gaze.

L'aide-de-de-camp tressaillit.

— Ne sautez pas en l'air, reprit lord Georges. Le tigre est délicieusement déguisé, comme vous voyez, et les plus fins peuvent s'y tromper ; mais j'aimerais mieux vous voir tomber sous la griffe d'un de ses terribles frères, dans un jungle de l'Indoustan, que sous l'éventail de cette princesse féline.

— Féline, répéta l'aide-de-camp en re-

gardant son interlocuteur d'un œil irrité.

—Allons! vous chargez vos yeux comme des pistolets. Tchertokonsky, ajouta le prudent diplomate; j'ai eu tort d'oublier qu'il ne faut jamais donner à ses amis que les renseignements qui leur conviennent.

S'il eût tourné ses regards vers le cadet, il eût pu croire sa vie en danger entre deux ennemis. L'aide-de-camp fit un effort pour sourire, et dit d'une voix altérée :

— Continuez, mylord, continuez. Ce début m'intéresse singulièremet.

— Oui, sous cet air de candeur parfaite, reprit le noble lord, c'est une âme artificieuse, une coquette sans cœur, pétrie d'orgueil et cruelle jusqu'à la lâcheté.

— Cruelle, répéta en riant le jeune homme. Envoie-t-elle donc ses esclaves au bourreau du knout pour une épingle mal attachée ou une goutte d'eau de lavande tombée par mégarde sur sa robe?

— Vous ne me comprenez pas! dit froidement l'ambassadeur. Elle est indifférente ou bonne aux misérables, suivant son caprice. En Angleterre, elle passerait

tout simplement pour une lady excentrique; mais...

— Mais, ici même, mylord, vous le savez aussi bien que moi, indulgence plénière, liberté complète pour l'excentricité des boyards tant qu'elle ne touche pas à la politique.

— En vérité, nous avons l'air de deux avocats qui plaident le pour et le contre, reprit l'ambassadeur; mais si je vous ai dit que la princesse Veratchka n'avait pas de cœur, je vous ai donné l'opinion de ses nombreux courtisans.

— C'est impossible!

— Impossible! voilà une explication bien peu diplomatique. Je regrette de vous arracher une illusion, mais j'ai mes preuves. La belle Veratchka a ses jouets humains, ses bouffons d'amour, et je ne voudrais pas vous voir prendre rang parmi eux.

— Comment une jeune fille d'un si pur visage, d'un si chaste regard, pourrait-elle jouer cet indigne rôle de coquette?

— Rappelez-vous, Tchertokonsky, toute votre mythologie de collége, et vous y retrouverez les fées malfaisantes qui semblent s'être généreusement chargées de l'éducation de la princesse. Circé, Stry-

gille, Armide, ne surent pas abuser plus perfidement de l'amour qu'allumait leur beauté dans le cœur léger des hommes.

— Mais, vous me faites là, mylord, le portrait d'un monstre! murmura l'aide-de-camp consterné.

Oh! comme le jeune cadet avait envie de broyer sous la crosse de son fusil les escarpins de l'ambassadeur britannique, dût-il provoquer par cette brutale maladresse un *casus belli !*

—Je ne sais, ajouta lord Georges, quelle princesse jeta un jour son gant dans l'a-

rène pour que son chevalier allât le ramasser sous la patte d'un lion affamé. C'est ainsi que la fière Veratchka se plaît à jouer avec le courage, la dignité et même l'honneur de ses plus enthousiastes adorateurs.

— Ah ! mylord, dit l'aide-de-camp, je m'aperçois un peu tard qne vous voulez vous amuser à mes dépens.

— Vous croyez, mon ami? répliqua l'impassible Anglais. Eh bien ! voici mes preuves vivantes qui s'avancent. Regardez ce boyard qui cause en ce moment avec la princesse Veratchka ! Demandez à ce propriétaire du Don, à ce gentilhomme

des steppes, qui l'a transformé si ridiculement en petit maître, qui l'a fait sortir tout à coup de ses bois, de ses étangs et de ses marais glacés, pour tomber comme un aréolythe au milieu de ce monde élégant, où il joue un rôle si gauche et si grotesque? Il vous répondra que c'est un caprice, une fantaisie, un bon plaisir de Veratchka!... Et tenez, plus loin encore, voyez cet homme au visage sombre et morose, qui ressemble à un attaman zaporogue, habitué à vivre sous la tente! Croiriez-vous que c'est là un gentilhomme français, naturalisé russe, mais qui avait naguère gardé de sa patrie la vivacité spirituelle, l'ironie mordante et la légèreté

fashionable ? Demandez qui lui a fait quitter Saint-Pétersbourg, à laquelle il imposait le nœud savant de ses cravates, pour aller s'abrutir dans des steppes sauvages où il chasse l'ours et où il a eu deux doigts de pied gelés ? On vous répondra encore et toujours, Veratchka.

— Mais, mylord, cette dangereuse princesse serait un monstre moral, à vous en croire, dit l'aide-de-camp avec une visible émotion ; mais j'ai toujours envié la gloire d'Hercule, dompteur des monstres. Puisque j'en trouve un sur mon chemin, je veux tenter l'aventure, dussé-je y périr.

—Prenez garde, Tchertokonsky, reprit

lord Georges ; je vous le dis sérieusement, aimer la princesse Mouriakin, c'est jouer sa vie.

— C'est jouer sa vie ! répéta une voix sourde.

L'aide-de-camp, surpris, se retourna vivement, mais déjà un flot humain lui cachait le garde qui avait laissé échapper cette prophétique parole.

Cependant il ne voulut pas rester sous le coup de cet avertissement qu'il regardait comme une menace, et serrant la main de l'ambassadeur avec cette confiante bravade qui sied si bien à la jeunesse:

— Merci de l'augure, mylord, mais mes pieds s'engourdissent dans cette immobilité, et je vais inviter la princesse Veratchka pour le premier quadrille.

L'ambassadeur sourit froidement sans répondre, et l'aide-de-camp se perdit dans la foule, sans se douter qu'il était poursuivi et épié par le regard jaloux du jeune garde.



CHAPITRE DEUXIÈME

II

Une flammèche de bougie.

Le cadet avait senti son cœur tressaillir de colère en entendant accuser la fille de Mouriakin avec cet acharnement impitoyable.

Il ne pouvait croire aux odieux épiso-

des dont lord Georges W*** avait flétri la vie de cette femme, dont les traits séraphiques devaient annoncer une âme virginale ; mais lorsqu'il apprit qu'elle n'avait jamais aimé, — que ses courtisans n'étaient que des victimes sacrifiées à ses caprices, — il ressentit une sorte de joie profonde de cette révélation.

D'après son raisonnement passionné, Veratchka avait un motif secret pour garder ainsi la fière indépendance de son cœur. La cruauté de ses coquetteries s'expliquait sans doute par les prétentions grossières de ses poursuivants, qui lui semblaient aussi indiscrets que ceux de la chaste et laborieuse reine d'Itha-

que. Enfin, dans l'effervescence de ses folles rêveries, le garde oubliait l'humilité de son rang, suivant la hiérarchie russe, et sans oser prétendre au cœur de la princesse, il souffrait de voir un homme se croire digne de ce bonheur suprême.

Ce fut donc avec un vif déplaisir qu'il aperçut l'aide-de-camp, guidé par cette excessive présomption que donne parfois la jeunesse, s'avancer avec une sorte de brusquerie familière vers la belle Veratchkaet se baisser tout à coup comme s'il eût voulu lui baiser les pieds. Déjà il se demandait si le jeune fat était devenu fou, lorsqu'il le vit ramasser un splendide bouquet que la princesse venait de laisser

tomber et le lui présenter avec une grâce parfaite.

Veratchka arrêta sur le nouveau venu un de ces regards glacials qui disent tout net aux fâcheux :

— Que me voulez-vous? Je ne vous connais pas!

Mais l'aide-de-camp était trop grand seigneur pour se laisser décontenancer par cette froideur prévue ; armé de son sourire le plus triomphant et de regards plus radieux de fatuité que de passion, il répondit galamment à la tacite apostrophe de la princesse :

— Veuillez permettre à votre bouquet, madame, de vous présenter Ivan Tchertokonsky, aide-de-camp et neveu du général P***.

Veratchka n'eût peut-être pas changé d'attitude, pour mieux jouir de l'embarras de l'officier, mais elle vit le boyard petit-maître rouler déjà des yeux terribles, et elle s'empressa de sourire à son nouveau courtisan. Celui-ci, charmé de ce premier succès, ajouta vivement :

— Princesse, je suis fier d'avoir tenu un instant dans mes mains cet heureux bouquet dont les parfums ont caressé votre visage.

A l'explosion de cette fadeur le boyard devint écarlate et se démena avec des efforts ridicules dans ses étroits habits de cour.

Quant à Veratchka, elle ne daigna pas répondre à cette prose de quatrain; mais avec une nonchalance étudiée et superbe, elle reprit son bouquet, puis sans le regarder elle le laissa retomber.

Tchertokonsky se baissa de nouveau pour le ramasser, mais elle lui dit d'une voix brève :

— C'est inutile, monsieur. Ces fleurs sont fanées.

En même temps elle avança son pied mignon sur le bouquet flétri que l'aide-de-camp venait de lui rendre avec tant d'empressement. Le beau jeune homme resta foudroyé. Jamais geste si simple, jamais paroles si insignifiantes ne produisirent une plus dramatique impression. Le don Juan comospolite regardait d'un air si effaré le bouquet gisant à ses pieds, que le boyard lui-même se crut trop vengé et parut plaindre son malheureux rival par un généreux coup d'œil de pitié.

Tchertokonsky humilié, voulut néanmoins prendre sa revanche de cet échec, et, s'inclinant profondément pour cacher

sa rougeur, il murmura d'une voix altérée :

—M'accorderez-vous, madame, la grâce de m'accepter pour cavalier au prochain quadrille ?

— Je ne danse plus, monsieur, répondit la princesse avec une petite moue qui trahit son impatience, la danse devient pour moi une fatigue.

L'aide-de-camp, blessé de plus en plus dans sa vanité, tourmentait de ses doigts crispés les fils d'or de ses aiguillettes ; il sentait le ridicule de sa position, mais sa présence d'esprit l'avait abandonné. Lors-

qu'il leva vers la princesse ses yeux distraitement fixés sur le bouquet dédaigné, il remarqua sur ce divin visage un sourire d'une ironie cruelle.

— Avez-vous perdu quelque chose monsieur? lui demanda-t-elle avec un faux intérêt. Ah! votre madrigal, peut-être! Vous pourrez encore vous en servir ce soir avec succès en l'honneur de quelque bouquet plus facile à vivre.

Tchertokonsky sentait ses pieds se clouer au parquet, comme s'ils s'enfonçaient dans le sable mouvant, et sa langue se coller à son palais. Il salua gauchement la princesse; et en se retirant, il l'entendit s'adresser au boyard :

— Voici pourtant, comte Betukoff, les services des chevaliers d'aujourd'hui. On ramasse un gant, et ce travail d'Hercule doit être payé d'un sourire. Vous le voyez, ténébreux jaloux, vieux Russe authentique, vous n'êtes pas le seul à vous montrer exigeant.

Le boyard grogna une réponse composée d'interjections d'un sens douteux.

— Tenez, ajouta-t-elle, le prélude de l'orchestre nous donne le signal d'une mazourka ! Prenez mon éventail, comte Betukoff !

— Mais ne venez-vous pas de déclarer que vous ne dansiez plus, princesse ?

— Souvent femme varie, comte. C'est un proverbe français renouvelé du paradis terrestre et naturalisé dans toutes les langues. Mais mon éventail s'impatiente, monsieur.

— Me promettez-vous, du moins, princesse, de ne danser qu'avec moi? dit le boyard d'un air moitié langoureux et moitié rébarbatif.

— Comte Betukoff, quand donc vous souviendrez-vous que le métier de tyran ne rapporte rien à mon service? Je préfère le vaudeville au mélodrame. Ne dépensez donc point ici votre grosse voix et vos regards farouches. Faites des écono-

mies de despotisme pour votre lune de miel.

Le boyard saisit l'éventail avec une grâce équivoque. et se penchant à l'oreille de la railleuse jenne fille :

— Veratchka, murmura-t-il d'une voix plaintive, ayez pitié de mes tortures!

Elle retint un éclat de rire.

— Vos tortures? allons, comte, vous avez été mordu par un auteur de tragédies... Pourquoi ne m'honorez-vous pas des épithètes d'inhumaine, de tigresse et

de cruelle? Vous n'êtes pas trop pâle pour un boyard torturé et qui n'en a pas l'habitude.

— Je souffre réellement, princesse.

— Peut-être! dans votre orgueil! Comme tout rampe d'ordinaire devant votre volonté, hommes et choses, vous vous irritez de subir la mienne. Je suis une coquette, n'est-ce pas? une femme fantasque, sans cœur et sans pitié, la vieille litanie! mais cent autres m'en ont dit autant, mon pauvre comte, et faut-il pour cela couper mon cœur en cent morceaux? Non, chacun le veut tout entier. Qu'y puis-je? Tâchez de le mériter. Je

vous ai indiqué le bon chemin ; j'essaie de vous corriger des défauts qui me froissent le plus en vous : n'est-ce pas généreux de ma part ? Mais non, vous aimez mieux vous plaindre et m'injurier. Et tenez, vous me donnez là un bel échantillon de votre métamorphose !... Prenez donc garde, monsieur !

Le comte Betukoff, furieux de cette leçon qui blessait son caractère rude et altier, froissait avec colère dans ses mains les branches de l'éventail. Vainement il essayait de dompter sa violence naturelle; le bois de nacre craquait sous la contraction nerveuse de ses doigts.

— Comte, on vous regarde, reprit la princesse en étendant vers lui sa main blanche et délicate ; — en vérité, mon éventail vous monte à la tête, et, si vous étiez mon mari, je crois que vous vous serviriez des morceaux pour me battre.

— Veratchka, de grâce, épargnez-moi ! bégaya le boyard, que la colère rendait à toute la rudesse de sa nature primitive.

— Ah ! le masque vous pèse ! continua froidement la jeune fille. Vous ne pouvez même obtenir de vous l'hypocrisie de la douceur. On dit que les femmes russes aiment à être traitées par leurs maris

comme elles traitent leurs esclaves. Sous ce rapport, je manque de patriotisme, comte Betukoff. Je professe les idées les plus avancées. Perversité inouïe ! je n'aimerais pas à être battue. Il est inutile de vous mordre les lèvres, monsieur. Je suis franche, croyez-moi. J'aime mieux encore dompter un lion que faire danser un ours. Maintenant, rendez-moi cet éventail!

Le comte était devenu livide ; tout son sang refluait à son cœur ; ses yeux mornes étaient attachés sur la jeune princesse comme ceux des bêtes fauves qui flairent une proie ; mais l'impitoyable Veratchka jouait avec cette rage impuissante, comme le dompteur avec ses tigres

aux narines froncées, et ses hyènes à la langue âpre.

Pourtant, lorsqu'elle voulut reprendre son éventail, le boyard le serra avec tant de force entre ses doigts crispés, que les branches se brisèrent en éclats.

— Merci de la leçon, comte, dit l'altière fille du prince Mouriakin avec un étrange sourire. Vous savez que je ne garde jamais de serviteurs maladroits?

L'aide-de-camp, caché derrière un gigantesque cactus, avait assisté à cette scène rapide, et à son tour il honora d'un regard de commisération la défaite du boyard.

Celui-ci, qui cherchait à faire tomber sa fureur sur un ennemi moins invulnérable que la belle Veratchka, s'avançait déjà vers Tchertokonsky, lorsqu'il se retourna en entendant la princesse causer du ton le plus calme avec le gentilhomme français.

— Non, monsieur de Rocheblanche, lui disait-elle, je ne danserai pas ce soir. D'ailleurs, vous avez dû désapprendre la mazourka et la redowa, depuis que les steppes sont devenues votre salle de bal ordinaire.

Veratchka, tout en s'adressant au nouveau Nemrod des steppes, avait jeté du

côté de Betukoff un regard perfide qui semblait dire : — Vous voyez que votre rival n'est pas mieux traité que vous.

Aussi ne bougea-t-il pas de place, la fascination de ces yeux charmants lui faisait oublier la scène de l'éventail et la pitié impertinente de Tchertokonsky.

Quant à ce dernier, il continua à observer la princesse, tout en ayant l'air, par discrétion, de suivre des yeux les flots de la foule qui attendait l'arrivée du czar.

M. de Rocheblanche, malgré ses récentes allures de gentilhomme campagnard,

n'avait pas complètement abdiqué sa distinction native; aussi, loin de s'irriter tout d'abord comme le boyard du refus de Veratchka, s'empressa-t-il de lui répondre :

— Princesse, vous êtes sans pitié! J'avais espéré, pourtant, que le terme de mes jours d'épreuves approchait.

— Jacob servit Laban pendant quatorze années, dit en souriant la jeune fille. Il paraît que les Français sont un peu moins patients que ce vertueux patriarche!

Sans se laisser désarmer par cette ri-

poste biblique, M. de Rocheblanche poursuivit d'une voix triste et douce :

— N'ai-je pas obéi à vos plus secrets désirs? Vous n'aimiez pas, disiez-vous, les courtisans efféminés, les diplomates de polka et de mazourka, les généraux d'antichambre et de parade! J'ai fait, comme volontaire, une des plus rudes campagnes du Caucase; j'ai suivi les chasses des Cosaques dans l'Ukraine; enfin, je suis presque devenu un indigène de ces steppes où j'ai tout désappris, si ce n'est l'habitude d'être votre esclave.

— Si j'ai contribué à votre métamorphose, monsieur, dit Veratchka en s'éven-

tant avec son mouchoir brodé, je crois vous avoir rendu service.

— Service! répéta le gentilhomme surpris.

— Sans doute, monsieur, ajouta la princesse, devenue sérieuse. Ne vous faisiez-vous pas un jeu, autrefois, de compromettre les femmes? Eh bien, j'ai voulu compromettre votre réputation de séducteur irrésistible et j'ai réussi. Grâce à cet échec, vous ne serez plus mis au ban des filles à marier.

M. de Rocheblanche grimaça un sourire pour cacher son dépit, mais presque

au même instant il saisit l'occasion de se venger en véritable fat. La vapeur des innombrables bougies augmentait la chaleur intense des salons; Veratchka, soit lassitude, soit coquetterie, laissa glisser le mouchoir qu'elle agitait d'une main indolente, et le gentilhomme, pensant qu'elle ne s'en était pas aperçue, le ramassa furtivement, tandis qu'elle priait le comte Betukoff de chercher son père.

Mais quand le hardi gentilhomme voulut cacher son larcin dans la poche de son habit, la princesse l'arrêta par un regard sévère :

— Monsieur, ce mouchoir m'appartient.

Vous êtes devenu un peu trop distrait en fréquentant les Cosaques, lui dit-elle.

Le boyard et l'aide-de-camp infligèrent un regard ironique au malheureux Rocheblanche.

—Princesse, fit-il sourdement en froissant avec dépit le mouchoir qu'il lui rendait, puisque vous vous obstinez à m'exiler dans mon rôle d'amoureux sauvage et d'ilote, acceptez-en donc les conséquences.

Il regarda d'un air menaçant ses rivaux, et poursuivit ;

— Je vous le jure, Veratchka, nul autre

que moi ne dansera ce soir avec vous. Nul autre ne touchera votre main. Vous avez fait de moi un rustre ; eh bien! le rustre vous aimera à sa façon. Vous avez voulu que j'oublie les usages du monde ; je braverai l'étiquette des salons pour vous imposer mon amour.

La princesse porta son mouchoir à ses lèvres pour comprimer un violent accès de fou rire, causé par cette bravade qui contrastait singulièrement avec les blonds cheveux, les yeux vifs et spirituels, l'expression fine et caustique du visage de M. de Rocheblanche.

Malheureusement, en se penchant en

arrière, elle ne s'aperçut pas que sa robe de gaze s'accrochait au sabre épineux d'un cactus, que le vent agité par son brusque mouvement avait détaché une flammèche des bougies cachées dans les branches de la plante exotique, et que cette flammèche frôlait son corsage.

L'huissier des cérémonies annonçait alors Leurs Majestés impériales à haute voix.

La foule compacte des excellences, ministres, généraux, ambassadeurs, s'avançait comme un seul corps solennel et respectueux au-devant du czar et de l'impératrice.

La langue de feu qui avait effleuré le corsage de la princesse montait autour d'elle. Veratchka fut entourée d'une auréole de flammes avant d'avoir eu le temps de se retourner.

Les trois rivaux, surpris par cet accident soudain et terrible, la regardaient avec des yeux effarés sans oser prendre un parti.

La jeune-fille se leva toute droite en sentant la morsure du feu, mais elle ne jeta pas un cri; gardant son sangfroid et la fierté de son attitude patricienne, elle essaya d'étouffer l'incendie dans ses mains; ce fut vainement. Son regard alors cher-

cha son père. Le prince Mouriakin, pressé au milieu des courtisans qui attendaient un sourire du czar, se débattait en efforts inutiles pour rejoindre son enfant.

En dépit de la loi servile et implacable de l'étiquette, les voisins de Veratchka saisis d'une terreur panique, s'éloignaient, dans leur odieux instinct d'égoïsme, de cette charmante créature qui menaçait de traîner après elle l'incendie.

Déjà l'admirable chevelure de la jeune princesse, dénouée dans un effort suprême, allait être atteinte par le réseau de feu; déjà sa tête et ses bras se dégageaient seuls dans leur intacte beauté

de ce tourbillon qui allait les dévorer, lorsqu'un homme s'élance vers elle, la saisit, la presse contre sa poitrine, et se brûlant les mains, les poignets, les bras, lutte héroïquement contre la flamme.

Un instant, le feu redouble d'intensité au contact de ces deux êtres réunis par le hasard le plus étrange; mais l'homme arrache d'une main prompte un rideau de velours, enveloppe Veratchka de ses plis épais comme d'une mante, étouffe ainsi ce brasier mouvant, et emporte aux yeux de la foule stupéfaite son précieux fardeau jusque dans la cour du palais.

Un cri de joie éclate alors dans le groupe

obstiné des grands seigneurs; mais ce cri du prince Mouriakin s'est bien vite perdu dans l'imposant prélude de l'orchestre placé en face du trône, et tandis que le sauveur de Veratchka dépose sur la neige de la cour la jeune fille évanouie, les danses commencent dans les splendides salons.

L'homme qui, malgré l'arrivée du czar, n'avait pas eu le cruel courage de regarder brûler une femme, c'était le cadet de garde à l'entrée de la galerie.

Le dévoûment d'Alexandre, commandé, du reste, par la passion naissante, portait déjà en soi sa récompense infinie. Le sol-

dat pressait dans ses bras la jeune princesse. Un frisson passionné parcourait tous ses membres, et ce fut avec un sentiment de regret et de douleur qu'il l'étendit sur la neige couchée dans sa lourde mante de velours.

Veratchka reprit ses sens, car les morsures du feu la torturaient cruellement. En rouvrant les yeux, elle lut sur les traits d'Alexandre l'expression de tendre sollicitude dont elle était l'objet. Offensée d'exciter la pitié d'un homme, elle ramena brusquement contre elle les plis du rideau maculé, charbonné, brûlé ; puis, étouffant sa souffrance, elle dit au garde,

avec un sourire banal qui maintenait la distance officielle entre eux :

— Vous serez récompensé, monsieur.

Le rouge monta au front d'Alexandre; son extase s'éteignit, et il regarda la jeune fille avec stupeur, comme si ces paroles cruelles lui semblaient contraster odieusement avec cette bouche charmante et cette voix argentine. Son orgueil d'inférieur s'était réveillé comme la vipère engourdie sous le pied qui la froisse, et il répondit froidement :

— Je suis gentilhomme, princesse!

Veratchka sourit, malgré ses douleurs aiguës.

— Ah! vous êtes fier, monsieur? Un cadet! je comprends. Soit. Mon père est bien en cour. Il demandera pour vous de l'avancement.

Le cadet haussa les épaules et se demanda :

— Cette femme est-elle folle ou méchante?

Il répliqua à voix haute :

— Madame, je vous ai gardée cinq mi-

nutes dans mes bras; je suis assez récompensé.

Veratchka tressaillit et regarda l'insolent avec ses grands yeux profonds et sombres :

— Oubliez-le, monsieur, dit-elle d'un ton de vivacité qui ne lui était pas ordinaire; ou je croirai que vous voulez vous faire payer trop cher vos services.

Alexandre se tut et baissa la tête avec découragement, tant cette monstrueuse ingratitude, cet orgueil insensé, ce dédain féroce lui navraient le cœur. Enfin, il ne put retenir le cri de sa déception :

— Ah! madame, reprit-il, vous avez honte, sans doute, d'avoir été sauvée par un simple garde. Certes, ç'a été pour moi un trop grand bonheur! Mais tous vos nobles amis s'écartaient de vous, et c'est alors que j'ai osé...

Veratchka l'interrompit d'une voix sèche :

— Puisque vous dédaignez les récompenses, il ne fallait pas me sauver! Je n'aime pas les créanciers de cœur, monsieur! Ai-je crié, d'ailleurs, ai-je tremblé, ai-je eu peur? pourquoi donc m'outrager impunément au nom d'un service que je n'ai imploré de personne?

— Oh! elle n'a pas de cœur! ils avaient raison! murmura le jeune homme qui sentit des larmes âcres brûler ses paupières en regardant cette belle jeune fille dont il avait rêvé un sourire en échange de son dévoûment.

Les trois courtisans de la princesse accouraient enfin et ils allaient se confondre en protestations de regrets, mais elle ne les laissa pas entamer leurs litanies.

— Vous venez un peu tard, messieurs; mais je ne suis pas si indulgente que le proverbe, et, suivant moi, mieux vaut jamais que tard. Si vous avez laborieuse-

ment appris à mal danser la mazourka, comte Betukoff, et vous à manquer les ours à quinze pas, monsieur de Rocheblanche, — vous n'avez oublié ni l'un ni l'autre, qu'il est plus glorieux de saluer notre père le czar que de sauver une femme dont on est follement épris. Je vous regardais, messieurs, tout en brûlant mes mains à tordre les plis enflammés de ma robe! Voici un simple soldat qui n'est pas amoureux, lui, pourtant, et qui a violé sa consigne pour m'arracher à cette horrible mort! Vous qui vous connaissez en courage, dites-moi, n'est-ce pas là du vrai et du meilleur?

— Il a manqué à son devoir, dit l'en-

vieux boyard ; mais, sans l'arrivée de nos souverains, chacun en eût fait autant que ce garde.

— Quant au courage de monsieur, ajouta vivement M. de Rocheblanche, il me fournira, je l'espère, l'occasion d'en juger par moi-même.

— Je réclame un tour de faveur ! s'écria Tchertokonsky.

— Ah ! vous provoquez maintenant mon sauveur, murmura la jeune fille. C'est pousser un peu loin votre enthousiasme pour moi !

Le prince Mouriakin arrivait enfin, la

voix éteinte, les yeux troubles, les genoux tremblants, redoutant de trouver son enfant morte ou affreusement défigurée. Lorsqu'il la vit pâle et sereine, lorsqu'il l'entendit parler avec ce calme ironique, il jeta un cri de joie, se pencha sur son visage, la baisa au front avec transport, la regarda dans les yeux et toucha ses mains avec le délire d'une joie folle. Puis, la soulevant par un effort suprême dans ses bras, il ordonna aux valets de pied de faire avancer sa voiture et étendit lui-même Veratchka sur les coussins avec les soins minutieux et délicats d'une femme.

— Vous êtes notre prisonnier, Alexan-

dre, disait au même instant le major de la compagnie, en frappant familièrement de la main l'épaule du jeune garde toujours absorbé dans sa contemplation.

Les trois prétendants se montrèrent jaloux même de cette arrestation qui rehaussait encore le mérite du dévoûment de ce simple soldat. L'aide-de-camp surtout lança un regard de haine mortelle à Alexandre, en qui il devinait un rival sérieux, si la princesse daignait se souvenir de son sauveur et se charger de sa fortune.

Tandis que la voiture roulait loin du palais, le cadet, oubliant son avenir peut-

être détruit, se demandait si l'orgueilleuse Veratchka se souviendrait seulement le lendemain qu'il existât, et ce doute incessant le mettait au supplice, car, lui, ne voyait plus qu'elle dans le monde. Mais un amoureux ne peut croire longtemps aux imperfections de son idole, et fussent-elles visibles comme le soleil aux yeux de tous, lui seul ne saurait les admettre, lui seul les niera contre tous.

Aussi, quelle fut la joie du prisonnier, lorsque, son mois d'arrêt expiré, il vit apparaître le prince Mouriakin.

— Mon ami, lui dit affectueusement le

diplomate, si Sa Majesté le czar a dû vous laisser punir pour avoir enfreint les lois de la discipline, il veut aujourd'hui récompenser votre courage. Vous êtes passé au grade de cornette. Voici votre brevet. D'après les renseignements que nous avons nous-même fournis sur votre famille, sur votre éducation brillante, sur votre conduite exemplaire reconnue de tous vos chefs, notre glorieux empereur veut vous faire oublier les rigueurs du code militaire, et il vous permet d'aller faire part de votre bonheur à votre mère.

Une larme brilla dans les yeux du jeune homme.

— Prince, comment jamais reconnaître ?...

— Je connais la bonne Nathalie, poursuivit affectueusement le prince. Veuve d'un ancien officier, vertueuse, dépourvue de fortune et d'alliances, n'êtes-vous pas, Alexandre, son seul espoir, son unique vanité, toute sa joie humaine? Vous voyez, mon ami, que je sais votre nom

Le nouveau cornette saisit la main ridée du vieux courtisan et la baisa.

— Oh! vous me comblez, prince.

— Ne me remerciez pas, Alexandre.

Je n'ai fait qu'accomplir fidèlement la volonté de ma fille...

Le garde croyait rêver. Un doux rêve, en effet! Veratchka avait pensé à lui! elle lui rendait l'honneur, elle lui apportait comme une fée le premier joyau de son avenir militaire, le premier anneau qui devait rapprocher le simple cadet de la noble princesse. Ah! comme elle se vengeait bien de ses doutes offensants! mais tout à coup une pensée sombre chassa ce rayon de joie. N'était-ce pas là cette récompense dont l'avait menacé Veratchka? Elle s'acquittait envers lui, voilà tout. Elle payait son dévoûment avec un brevet de

cornette ; et puis elle aurait le droit d'oublier son sauveur. Alexandre pressa son front de ses mains et crut que son cœur allait se briser.

— Mon jeune ami, dit le prince en s'arrêtant sur le seuil de la porte, le petit domaine de votre mère se trouve à une lieue seulement de mon château de Beau-Glaive, près d'Isrog ; j'espère que ma fille et moi nous pourrons bientôt compter au nombre de nos hôtes le brave officier dont l'héroïsme s'élèvera toujours au-dessus de notre reconnaissance. Nous partons ce soir même pour le gouvernement de Toula.

Ce fut à peine si, à ces derniers mots du prince Mouriakin, Alexandre put balbutier quelques remerîments confus. Il était remonté de l'enfer au septième ciel, pour nous servir d'une expression familière, car cette invitation devait provenir de Veratchka, qui effaçait ainsi toute trace de son offense involontaire.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Les deux talismans.

Lorsque le diplomate l'eut quitté. le jeune garde sentit renaître en lui une nouvelle existence ; ses ambitions naïves suivaient les élans passionnés de son cœur. Il était cornette ! rang unique et qui

compte dans la quatorzième classe de la hiérarchie nobiliaire. Il était cornette ! c'est-à-dire qu'il montait sur la première marche de cet escalier qui s'appelle la vie, et cette marche est si haute qu'on ne saurait voir où elle mène et combien les autres degrés sont fragiles. Il était cornette ! c'est-à-dire qu'il pouvait désormais monter en calèche, entrer au théâtre avec une lorgnette, faire étinceler ses épaulettes neuves à la Perspective-Newsky, et dîner à une table d'hôte d'officiers. Enfin, il n'était plus forcé d'épier la venue d'un raide colonel ou d'un plus raide général qui pouvait lui rappe-

ler devant les jolies promeneuses la tenue de service.

Lorsque Alexandre partit de Saint-Pétersbourg pour aller embrasser sa mère, il avait déjà quitté avec sa capote de drap bleu les allures du soldat; il ne paraissait plus être le même homme sous son uniforme d'officier, avec ses brillants boutons et son ceinturon reluisant. Aussi, comme il s'étudiait à prendre avec adresse son chapeau, au-dessus duquel flottaient les plumes ondoyantes de son panache blanc, comme il cherchait à donner à sa taille une cambrure aristocratique! avec quelle coquetterie il caressait de ses doigts effi-

lés le duvet de sa moustache naissante, couleur d'acier bruni ! que de fois il abaissait de complaisants regards sur la chaîne de montre ornant sa poitrine gracieusement bombée et sur ses éperons retentissants. Tout le long de la route il malmenait les maîtres de poste et tracassait les jenschiks (postillons) avec une arrogance de grand seigneur.

Mais en apercevant tout à coup le toit de ses ancêtres, la maison qu'habitait sa mère, et d'où tant d'amour s'exhalait pour lui jusqu'à Pétersbourg, le cornette se sentit étrangement ému, et resta quelques instants absorbé dans une contem-

plation muette; puis, sautant avec agilité de sa calèche: Elle dort, sans doute, dit-il; ne vaut-il pas mieux attendre son réveil?

Des feux couraient déjà par la maison. Les serviteurs allaient et venaient : — C'est le jeune seigneur! C'est lui! c'est lui! criait-on.

Enfin, au milieu du désordre, une vieille dame, en vêtements de nuit, toute tremblante, s'élança au-devant du jeune homme. Elle frappa ses mains l'une contre l'autre par un geste de joie folle, et sans pouvoir proférer d'autre parole que :

— Sachinka, c'est toi, mon enfant!

Elle tomba toute pâmée, fondant en larmes et en sanglots dans les bras de son fils.

— Sachinka est harassé du voyage, reprit-elle ; Sachinka doit avoir besoin de dormir ! Préparez vite sa chambre d'enfant, et toi, mon ami, comment aimes-tu être couché ?... Bon Dieu ! es-tu blanc de poussière ! Eh bien ! le souper de Sachinka ?

En vain celui répondit-il : — Je ne suis pas du tout harassé, ma chère mère. Je n'ai pas sommeil ; laissez-moi plutôt causer avec vous.

La vieille dame n'entend pas raison.

— Que d'années je ne t'ai vu, s'écria-t-elle, laisse-moi donc te regarder... Sais-tu que le voyage t'a maigri, Sachinka? comment un rêve ne m'a-t-il pas avertie de ton arrivée ! Mauvais enfant ! pourquoi ne pas m'en écrire un mot ?... Ah ! c'est demain ton jour de naissance, l'as-tu oublié ?

Puis apercevant le valet du cornette :

— Tiens, c'est toi, Paul ? Bonjour, Paul !

Le valet baisa la main de sa maîtresse, et elle pleurait aussi de joie de voir Paul, la bonne dame. C'était encore quelque chose de son fils.

Alexandre dut ensuite se laisser baiser la main par sa vieille bonne, par sa nourrice et les autres serviteurs qui s'extasièrent sur sa belle prestance et sa charmante figure. Enfin, lorsqu'il eut soupé, on alla le coucher plutôt qu'il ne se coucha lui-même, tant on s'empressait toujours de le suivre et de l'entourer.

Il dormait depuis longtemps, l'enfant gâté, que toute la maison restait sur pied et que sa mère ne songeait guère au sommeil.

— Demain, disait Nathalie, très perplexe, c'est son jour de naissance. Que lui donnerai-je? Il faut qu'en s'éveillant,

il voie devant lui un cadeau. Il n'a pas reçu celui que j'avais envoyé à Pétersbourg. Que je suis donc embarrassée! Voyons, toi, sa bonne; toi, sa nourrice, cherchons ensemble et conseillez-moi.

Et toutes les trois de proposer, de discuter, de rejeter et de rouvrir des avis. On forçait les armoires, on fouillait les coffres, mais on ne trouvait rien : Nathalie, qui mettait sa maison au pillage, paraissait si agitée que la bonne finit par lui dire :

— Vraiment, madame, vous tomberez malade! Voyez, il fait presque jour.

Mais à cet instant de doute et de déses-

poir, quand le sommeil l'emportait et engourdissait déjà les inspirations de la bonne et de la nourrice, la mère, qui ne concevait rien à leur envie de dormir, sembla soudainement saisie d'une idée lumineuse.

— Oui, j'ai trouvé! s'écria-t-elle avec un ton de joyeuse fierté; ce sera superbe et très convenable pour un officier. Je sais bien qu'un vieux préjugé, un préjugé russe, s'oppose à ces sortes de cadeaux, mais n'importe! Allez me chercher le bijou, allez.

On l'apporta, mais chacune des conseillères de dire aussitôt: — C'est ma-

gnifique, madame ! mais jamais, jamais, jamais on ne doit faire cadeau de ces bijoux-là... Comment avez-vous pu avoir une si singulière idée ?

La bonne vieille mère hésitait, plus irrésolue qu'auparavant, mais elle ne put résister plus longtemps au désir de surprendre agréablement son fils.

— On ne doit pas faire cadeau, on ne doit pas faire cadeau, répétait-elle ; mais tout cela n'est que folie. Et si ce cadeau doit faire plaisir à Sachinka ?

Ce cadeau était un héritage sacré qui remontait à la troisième ou quatrième

génération, d'après le charmant conteur Pawloff, auquel nous empruntons les principaux détails de cette histoire. Ce bijou, travaillé sous un ciel de feu, pour une vaillante main et un sang ardent, était consacré à la vengeance.

Ce bijou, c'était le bourreau des têtes chrétiennes, le jouet favori des beys et des émirs de l'Orient, le plus précieux ornement d'une ceinture asiatique, ce bijou, c'était... un *yataghan !*

. . . .

Ce grand désert déguisé en pays civilisé, qu'on appelle la Russie, est sillonné

de fleuves semblables aux veines nourricières d'un géant; les uns fuient et s'allongent dans les steppes comme des couleuvres plates, les autres écument et se gonflent comme des torrents.

Un des plus poétiques, c'est le *Beau-Glaive* (Kpacubaa-Meb), qui coule dans le gouvernement de Toula, du nord-est au sud-est.

Sa source jaillit de terre comme le jet de flammes d'un volcan, dans le district de Bogorodosky, se fraie un lit dans celui d'Ephremoff, et ensuite se brise en cascades de rochers en rochers pour s'engouffrer dans les larges eaux du Don.

A l'endroit où le fleuve se courbe en forme d'arc, les habitants d'Isrog ont conservé une tradition qui explique ce nom de Beau-Glaive :

« Une nuit, le plus riche boyard du district, Ieroslaw, traversant en voiture le pont délabré d'Isrog, ses chevaux s'emportèrent et se jetèrent dans le fleuve; alors, pour sauver celui qu'il aimait de prédilection, le boyard tira son glaive et voulut couper les traits ; mais dans sa hâte maladroite il se laissa glisser dans l'eau. »

De ce côté, la rivière bleuâtre et limpide serpente avec rapidité, mais en for-

mant de capricieux zig-zags comme l'hirondelle qui rase ses flots d'une aile inquiète en sentant venir l'orage. Les joncs élancés et robustes se courbent sous la vague qui bouillonne contre la mer escarpée en frangeant d'écume le tronc des arbres séculaires.

C'est un tableau sévère et silencieux qui, souvent n'a pour tout spectateur qu'un aigle posé sur une élévation tumulaire; mais derrière la colline la décoration change, et le voyageur découvre un immense horizon de villages, de plaines et de bouquets d'arbres en amphithéâtre.

Un beau soir de juin, sur ces bords poétiques, à l'heure des rêveries vagues et confuses comme les brumes qui flottent sur la rivière endormie, — au milieu d'un jardin saturé de l'haleine odorante des fleurs, sous un ciel d'opale, — la table à thé traditionnelle avait réuni la société la plus choisie.

— Voulez-vous encore du thé, mon père? dit de sa voix la plus douce une jeune fille, debout près de la table.

— Mais, Veratchka, je ne puis parvenir à avaler celui-ci; tu me l'as sucré comme une tisane d'enfant malade. Par compensation tu as oublié de sucrer la

tasse d'André Stepanowitch ; c'est à peine s'il y a trempé le bout de ses lèvres.

Après cette observation caustique, le prince Mouriakin se carra dans son fauteuil, et se faisant apporter une nouvelle pipe, il s'appliqua avec une gravité de consul romain à faire tourbillonner autour de lui de légères guirlandes de fumée.

Veratchka s'empressa de réparer son oubli ; mais en même temps son visage mobile, tout à l'heure radieux et épanoui, se plissa d'une moue sérieuse, et sa main blanche trembla d'un frisson nerveux en présentant une autre tasse à André Stepanowitch.

Quant à lui, il s'élança si promptement vers la jeune princesse qu'il faillit renverser ce thé si précieusement sucré. Il s'inclina, il salua de la tête, du cou, du dos, des genoux et de la main ; il assura qu'il tenait le sucre en estime médiocre et qu'il en avait toujours trop. Enfin il se rassit suivant son honorable habitude, c'est-à-dire sur l'angle de la chaise, de coté, le corps entier tourné vers son voisin, — et ce ne fut qu'après une nouvelle série d'excuses qu'il se décida à boire son thé, devenu beaucoup plus que tiède.

André était un de ces beaux esprits de province, quêteurs et propagateurs de

cancans, et ses discours éloquents se composaient surtout de cette déclinaison : Votre Altesse, de Votre Altesse, à Votre Altesse. Aussi, le prince Mouriakin souriait-il souvent aux efforts de son prodigieux babil, sans se croire obligé de l'écouter.

Le cornette Alexandre causait avec la jeune princesse. La bonne Nathalie regardait son fils. Veratchka ne se permettait pas le moindre mouvement qui pût éveiller la verve épigrammatique du prince, mais un fin et malicieux sourire errait sur ses lèvres. Le bel aide-de-camp Tchertokonsky levait la tête en l'air et les yeux au ciel, étendu dans un fauteuil avec une

aisance plus que familière, mais les aides-de-camp sont d'une essence particulièrement arrogante.

Quant au colonel Gourosloff, debout au milieu du cercle, il s'appliquait à examiner en connaisseur le yataghan qui avait été apporté sur la demande du prince.

— Pardonnez-moi seulement de vous faire une observation peut-être un peu puérile, — dit-il en se tournant vers la mère du cornette et en adressant à la princesse un regard qui lui promettait une fine plaisanterie, — on ne fait pas ordinairement cadeau d'une arme tranchante, d'un couteau, d'une faucille, d'une paire de ciseaux ou d'un bistouri.

Le fourreau de ce yataghan était revêtu de velours vert un peu déteint et brillanté de trois larges plaques d'or. Le manche d'ivoire, creusé par en haut, était orné de pierres précieuses gauchement taillées, mais abondamment cerclées de perles.

Il faut avouer que plusieurs de ces joyaux avaient perdu leur éclat, que des pierres avaient déserté, que les perles étaient ternies par un long usage; mais le tout avait néanmoins conservé une apparence de splendeur asiatique, et on ne pouvait douter que cette arme, sortie des ateliers célèbres de Damas, n'eût appartenu à quelque séraskier, pacha, bey ou visir de l'Orient.

— Mais j'ai eu bien soin, en le lui donnant, répondit la pauvre mère, dont Gourosloff avait voulu éveiller les craintes superstitieuses, de lui faire payer une pièce de deux sous.

— Ce n'est pas assez, Nathalie Stepanovna, observa le prince Mouriakin en pressant avec le pouce dans la pipe la cendre du tabac; et pour un officier aux gardes, votre fils ne devait pas vous payer en monnaie de cuivre.

— Votre remarque, cher père, n'est qu'une plaisanterie, dit la belle Veratchka; mais donner en cadeau pour un jour de naissance un poignard, voilà ce

qui peut réellement effrayer l'imagination.

En même temps la princesse rejeta coquettement une de ses boucles, assez maladroite pour cacher le rayon lumineux de son regard, qui glissa vivement du colonel à l'aide-de-camp et vint se fixer sur le cornette.

Il était évident qu'elle voulait ranimer la conversation, en maîtresse de maison courtoise ; mais chaque fois qu'elle avait accompli cet acte de courage avec le plus de charme possible, elle se retournait vers son jeune voisin. Alors, négligeant les autres, dont elle semblait oublier jus-

qu'à l'existence, elle l'écoutait, lui, avec un tel intérêt, qu'il était facile de deviner, sur ses traits charmants, le oui ou le non de sa pensée.

— Dois-je vous avouer, princesse, que je brave les préjugés? dit le cornette en haussant la voix de façon à être entendu de tous, oh! vous ne parviendrez pas si facilement à ébranler le cœur d'un officier aux gardes. Mais, dites-moi, ma mère, n'est-ce pas mon trisaïeul qui a enlevé ce yataghan au séraskier-pacha ou à je ne sais quel autre pacha à trois queues de ce temps-là?

— Ton trisaïeul Ivan était un véritable

héros, répondit Nathalie; quoique blessé et désarmé, il arracha ce vilain couteau au Turc qui le brandissait sur sa tête, renversa ce païen à terre, et, sautant sur le cheval du vaincu, regagna le camp russe.

— C'est une tradition héréditaire, reprit Alexandre, et bien loin de faire peur aux descendants, elle doit les encourager à suivre un si bon exemple. Je voudrais déjà enlever à mon tour le sabre d'honneur de quelque Schamyl des montagnes. Quant à mon yataghan, je lui ferai cadeau d'une nouvelle robe de velours, et alors j'espère, princesse, qu'il n'aura plus rien

d'effrayant pour les yeux d'une si jolie dame.

— Le yataghan est distingué, très distingué, excessivement distingué, murmura l'aide-de-camp en enfonçant son menton dans sa raide cravate noire; on pourrait même affirmer qu'il est beau, s'il était jamais permis d'avancer devant les femmes qu'une arme meurtrière et sanglante peut être belle.

Jusqu'à ce moment, Tchertokonsky avait presque toujours gardé un silence stoïque et feint le sangfroid d'un diplomate, en s'abandonnant à une pose paresseuse. Mais c'était là une indifférence

affectée, ses yeux observaient curieusement les gestes du cornette et les regards de la princesse.

Sa vanité froissée et martyrisée se trahissait par les involontaires contractions de sa figure, par sa fausse nonchalance et la cour inusitée qu'il faisait au digne colonel, en dehors du reste de sa société.

Neveu d'un seigneur puissant et très aimé du czar, aide-de-camp d'un général qui avait brûlé trois ou quatre villages du Caucase, le beau Tchertokonsky s'était fait présenter à Pétersbourg au prince Mouriakin, qui l'avait invité à passer son mois de congé dans son château de Beau-

Glaive. Là il rencontrait souvent le colonel Gourosloff, dont le régiment était cantonné à peu de distance. Il avait bientôt découvert la passion très sérieuse de ce héros un peu mûr pour la princesse, dont la beauté bien plus que la dot de paysans le séduisait au plus haut degré; mais cette rivalité inquiétait peu l'aide-de-camp, homme du monde, valseur intrépide, patineur élégant et causeur comme un convive de madame Geoffrin.

A la campagne, il était seul de son espèce, rare avantage; unique échantillon de savoir-vivre de la capitale, il daignait éblouir la princesse en vainqueur qui ne

veut pas abuser trop vite de ses avantages. Gascon du Nord, il représentait aux yeux des pacifiques propriétaires du district l'honneur incarné, pointilleux et rébarbatif. Si dans un salon le bavard André ou tout autre fat campagnard à cravate rose effleurait son coude, son chapeau ou ses bottes, un volcan de colère s'allumait dans ses yeux; les excuses les plus humbles le fléchissaient difficilement, il toisait majestueusement le coupable de haut en bas et l'humiliait de son regard superbe.

Parfois, discourant sur la bravoure, il disait avec le calme du guerrier qui a fait ses preuves :

— Ne croyez pas celui qui vous jure ne redouter ni la balle ni la bombe; mais aussi ne croyez pas à la poltronnerie. Il n'y a pas moyen d'avoir peur sur un champ de bataille, au milieu de ses compagnons, la main sur ses armes et l'odeur de la poudre dans l'air!

Hélas! à l'apogée de son triomphe, le brillant Tchertokonsky vit tomber des nues, c'est-à-dire de Pétersbourg, le jeune cornette, et sa gaîté de conquérant fit place à l'humeur noire d'un conspirateur.

Ce soir encore, à la table de thé, torturé par l'idée fixe de sa disgrâce, il ne

trouvait dans son esprit aucun de ces jolis riens qui pétillent dans la conversation comme les sarments dans le foyer des soirs d'automne.

Enfin il cessa de rage d'observer le cornette et la princesse, et revenant au colonel, il se mit à raconter à voix haute, toujours à propos du yataghan, comment il avait acheté à Krasnoy un poignard recourbé, rapporté du Caire par un général français. Puis il entra dans les plus grands détails pour expliquer à son auditeur bienveillant de quelle façon les Mamelucks et les Circassiens enfonçaient le poignard en terre, et, plaçant leur fusil

sur le manche, tiraient en se couchant contre la selle, avec une justesse extraordinaire; mais ses paroles à effet semblaient errer et tomber dans le vide, au lieu de toucher le but, comme les balles des Mamelucks.

La pensée de la princesse était bien loin du yataghan. Alexandre lui démontrait en ce moment l'inutilité du thé à la campagne. Question des plus graves!

— Vous avez beau rire, disait vivement le jeune homme, je persiste à soutenir que le thé est un plaisir insignifiant en été et au bord de l'eau. Pour le thé il faut la ville et l'hiver. D'abord rien d'odieux

comme le thé au grand jour. La clarté des bougies lui prête un attrait et un prisme merveilleux. C'est seulement après une soirée du Théâtre-Italien, vers onze heures du soir, quand vos jolis doigts frôlent le clavier d'un piano d'Érard et que la neige floconne aux fenêtres, c'est alors que je savourerai le charme irrésistible du thé.

— Vraiment, cette apologie du thé d'hiver mériterait d'être rimée en alexandrins français ! observa la malicieuse princesse.

Puis elle se mit à vanter à outrance le thé en plein air, elle se plaignit des soi-

rées qui commencent à l'heure où l'on a envie de dormir; enfin elle critiqua toutes les habitudes de la capitale et s'enthousiasma pour les joies naïves de la campagne.

Le colonel Gourosloff crut donc l'occasion favorable pour lancer son mot comme une grenade en faveur de Veratchka.

— Certainement, hasarda-t-il, le thé en plein air est bien préférable au thé du salon.

Mais il ne gagna rien à son audacieuse assertion. Pendant que la voix ar-

gentine de la princesse caressait les souvenirs de l'aube matinale, de la promenade solitaire, de la vie agreste, ses yeux souriaient à l'officier aux gardes, et dans sa pensée tourbillonnaient les toilettes, les diamants, la valse, l'orchestre des bals et les lustres des théâtres.. Voilà ce que n'avait pas su deviner le colonel.

Il restait donc toujours debout, immobile comme une sentinelle, le maudit yataghan en main, ne sachant s'en débarrasser, et de temps à autre recommençant par contenance à l'examiner. Puis, à bout d'expédients, pour avoir l'air dégagé, il s'appuyait des deux mains

sur la table, pliait la jambe gauche et se tirait les favoris.

En compensation de ce manque de savoir-vivre, sa poitrine était constellée de croix et de médailles, l'enseigne officielle et légale des âmes nobles en Russie. Mais, hélas ! ni son visage brûlé par la poudre, ni cette poitrine, dont chaque croix couvrait une blessure, ni ce beau titre de colonel ne valait pour la princesse le timbre sonore de la voix du cornette.

Tout à coup Gourosloff s'avança vers le jeune officier :

— Moi, aussi, lui dit-il, je possède un précieux talisman ; c'est un héritage des strélitz, mes ancêtres.

— Encore un yataghan ? demanda Alexandre.

— Non, c'est une pipe turque, répondit froidement le colonel.

La princesse sourit, et tous les assistants crurent devoir rire aux éclats.

— Avouez, colonel, reprit le fils de Nathalie, que pour un simple cornette, je suis mieux partagé que vous ; mon yataghan, qui date de 1750, l'emporte

évidemment sur votre pipe turque. Quel glorieux souvenir peut-elle rappeler d'ailleurs ?

— Vous vous trompez, Alexandre, dit Gourosloff, d'abord parce que ma pipe est beaucoup plus vieille que votre poignard, ensuite parce qu'elle a appartenu non à un simple pacha, mais au sultan Mahomet IV, l'adversaire parfois heureux de l'héroïque Sobieski.

— Je réclame la légende, colonel, dit le prince Mouriakin.

— C'est une histoire de famille, répliqua Gourosloff embarrassé, mais elle

est courte. La czarine Sophie avait fait le beau rêve que devait réaliser plus tard Pierre-le-Grand. Elle avait envoyé en Pologne mon aïeul Dmitri Gourosloff à la tête de douze mille strélitz pour exiger du roi Michel Koribut l'éxécution de son traité. Ce traité, en échange du secours que la Russie prêtait à la Pologne contre les Turcs, concédait à la czarine une partie des provinces septentrionales du royaume allié. Lorsque Dmitri et ses strélitz entrèrent dans ce malheureux pays ruiné par les dissensions, ils y trouvèrent un nouveau roi qui déchira devant eux le traité de Michel. C'était Sobieski.

— Voyez, dit au strélitz le général par-

venu, si je ne puis pas tout oser, en dépit de mon lâche souverain, qui met ma tête à prix, et qui nous livre aux infidèles ! Voyez mes soldats, ils sont invincibles, car tous ont fait le serment de ne porter que les habits des ennemis vaincus !

En effet, Dmitri Gourosloff vit défiler devant lui tout un régiment de Polonais habillés à la turque et coiffés du turban. Ces braves gens, à la vue des strélitz, jurèrent tous de mourir plutôt que de subir le joug honteux de leur roi et le démembrement de leur patrie. Quelques jours après, Mahomet IV, suivi de ses deux fils, voyait son immense armée de

janissaires et de Tartares se disperser devant le sabre de Sobieski. Son camp allait bientôt être enveloppé par les Polonais, lorsque mon aïeul Dmitri, déguisé en agha, força l'entrée de sa tente. Le sultan, loin de se disposer à fuir, se livrait à une joie insensée; il venait de reconnaître au loin les turbans de ses soldats qui, honteux sans doute de leur lâcheté, revenaient sauver leur maître des mains de l'ennemi.

— Tu te trompes, sublime Padischah, lui dit résolûment le strélitz. Ces soldats ne sont pas les fils du Danube, mais ceux du Don et du Niémen !

— Tu mens! s'écria Mahomet pâle de

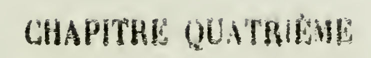
colère. Et il frappa de sa pipe magnifique incrustée d'or et de pierreries, la tête de mon aïeul Dmitri. Celui-ci, sans dire un mot, le visage en feu, le regard menaçant, arracha la pipe au sultan comme pour la briser. Sur un signe de Mahomet, les eunuques, tapis dans les coins de la tente, se levèrent, saisirent le strélitz et lui nouèrent autour du cou le lacet officiel. — Le sultan avait repris son sangfroid.

—Tu es un espion, n'est-ce pas, giaour? demanda-t-il à Gourosloff. — Un espion qui voulait te sauver, Padischah, mais tu es sourd, aveugle et ingrat. — Tu m'as offensé, tu dois mourir, dit froide-

ment Mahomet ; mais avant de mourir, tu peux me demander une grâce. — Soit, répondit le strélitz en souriant, je voudrais fumer dans la pipe du sultan, c'est une belle pipe. Mahomet parut surpris, et après un instant de silence : — Pourquoi cet étrange désir, giaour? — Parce qu'avant de lancer la dernière bouffée de tabac, répondit Gourosloff imperturbable, je te verrai prisonnier de Sobieski ! Et il se mit tranquillement à fumer. Frappé de ce calme opiniâtre, Mahomet envoya des éclaireurs au-devant des faux Tartares, ils furent reçus à coups de mousquet.

— Le giaour dit vrai, s'écria Mahomet IV en se hâtant de monter à cheval

pour échapper aux Polonais. Tu es libre, dit-il à mon aïeul, et je te donne ma pipe en récompense de ton service et de ton courage. Que n'ai-je dix mille hommes comme toi dans mon armée !



CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Une course au clocher.

— Et les bénédictions du prophète ont-elles, depuis, accompagné, au profit de Dmitri Gourosloff et de ses nobles descendants, l'original cadeau du sultan? demanda l'aide-de-camp d'un ton ironique.

— Oui, messieurs, répondit avec une expression sérieuse et émue le colonel, et vous allez sans doute m'accuser d'hallucination ou de folie; mais chaque fois qu'un grand malheur ou qu'une grande joie plane sur notre famille, je ne sais quel pressentiment nous le fait deviner...

— Allons! votre pipe est fée, mon cher, interrompit Tchertokonsky.

— Elle mériterait d'être brûlée comme magicienne! observa agréablement André.

— Que ne montez-vous à cheval sur son tuyau pour aller au sabbat, colonel? dit le prince Mouriakin.

— Je serais curieux de faire sa connaissance, ajouta le cornette.

— C'est là un vœu téméraire et qui pourrait vous porter malheur, Alexandre, répliqua le colonel.

Nathalie et Veratchka tressaillirent involontairement. Gourosloff avait fait cette réponse avec un accent étrange et qui leur sembla lugubre.

— Vous riez, messieurs, poursuivit le colonel, et vous avez tort. Je ne suis certes pas un homme superstitieux. J'ai trop dormi sous la tente pour croire aux fantômes. Pourtant, je vous le jure, les

vagues et fugitifs tourbillons de fumée qui s'exhalent de cette pipe prennent des formes humaines, et nous voyons alors comme dans un rêve l'inévitable avenir qui nous sourit ou nous menace !

Un rire presque général accueillit la péroraison du colonel. La princesse et la mère du cornette gardèrent seules un profond silence : les femmes sont toujours crédules aux mystères de l'ordre surnaturel et facilement éprises du merveilleux.

— Ma confidence vous amuse, messieurs, reprit Gourosloff avec son inaltérable sangfroid, et pourtant le héros

même de ma légende, Dmitri, dix ans plus tard, fut averti par son talisman de sa disgrâce; tous les chefs strélitz dévoués à la czarine Sophie furent condamnés à la hache par Pierre-le-Grand, qui daigna en décapiter quelques-uns de sa propre main. Grâce à sa pipe, Gourosloff put s'enfuir à temps de Moscou; grâce à sa pipe, les descendants de ce héros ont servi leurs czars depuis un siècle et demi; grâce à sa pipe, je vis encore aujourd'hui pour raconter aux incrédules cette invraisemblable histoire.

— Vous n'êtes pas un mauvais plaisant, Dieu sait! colonel, dit en souriant

le prince Mouriakin, mais malgré vos très sérieuses protestations, mon esprit admet difficilement la réalité de la petite magie blanche qui protége votre famille. D'ailleurs, la fumée d'une pipe ressemble assez aux nuages du ciel ; on y découvre tout ce qu'on veut y voir.

— Certainement, ajouta Tchertokonsky avec une gravité superbe, en regardant André Stepanowitch le bel esprit, qui ne disait rien pour ne pas effaroucher le colonel, mais qui applaudissait du geste à l'incrédulité du prince.

— C'est une histoire de sorcellerie, bonne pour les veillées de nos cosaques.

J'ai fait venir de France les ouvrages de Voltaire, colonel, et je puis vous prouver l'absurdité de votre légende. Il ne faut croire qu'à l'évidence. Il ne faut admettre dans la vie que les faits approuvés par la raison. Il n'existe pas de faits sans cause. Les pressentiments sont des fables à l'usage des poètes, des faiseurs de romans et des bonnes femmes, qui prennent du café trop fort...

Un incident imprévu vint troubler tout à coup l'essor d'éloquence du brillant aide-de-camp. Le discoureur, argumentant en faveur de la saine raison, ne s'aperçut pas que depuis quelques secondes

son bras faisait osciller sa tasse remplie de thé du côté de la princesse; un instant après, la tasse glissait sur la table, et le thé, abondamment sucré, se répandait sur la robe de Veratchka.

La jeune fille, en se levant avec vivacité, poussa un léger cri. Elle ne put comprimer assez vite son dépit pour qu'il ne devînt pas visible à tous les yeux. Les buveurs de thé se levèrent aussitôt, l'aide-de-camp sentait le feu empourprer ses joues, et l'impitoyable cornette, s'approchant de Veratchka, s'écria d'un air naïf devant le logicien confus :

— Pourquoi le colonel n'a-t-il pas

prêté sa pipe turque au seigneur Tchertokonsky? peut-être notre ami aurait-il prévu qu'il renverserait cette tasse de thé sur la robe de la princesse.

L'expression de la colère remplaça alors celle de l'embarras sur le visage hautain de l'aide-de-camp ; mais il ne répondit que par un geste de suprême dédain qui fit pâlir de rage Alexandre. Un seul mot, un seul regard, pouvaient faire éclater entre ces deux jeunes gens une explication terrible. Veratchka devina, aux regards inquiets de la mère du cornette, le danger que courait ce dernier, et s'éloignant aussitôt de lui, elle s'em-

pressa de prendre avec une sorte d'aban-don le bras de Tchertokonsky pour re-tourner au château.

Les buveurs de thé se séparèrent donc assez froidement. André partit avec le dessein bien arrêté de répandre dans tout le district la nouvelle des bontés dont la princesse honorait un simple cornette. Alexandre encourut les reproches interminables de la bonne Nathalie pour avoir froissé la pointilleuse vanité du plus susceptible des aides-de-camp et du neveu du général.

Quant à Gouroslofi, quoique fort malheureux de l'indifférence de Veratchka,

il se consola ce soir-là en pensant que la chute de la tasse de thé couvrait de ridicule un de ses rivaux, et en regagnant son isba, il pensait tout haut :

— C'est égal, cette tasse de thé renversée m'a donné raison contre ce fat d'aide-de-camp et cet auteur français, M. Voltaire... Aussi, demain je veux fumer dans ma pipe turque.

Le lendemain de cette soirée, la princesse Veratchka, en habit d'amazone, se tenait debout derrière une porte vitrée donnant sur une terrasse garnie de blanches giroflées et d'épais lilas.

Devant elle s'étendait une large allée

d'arbres symétriquement taillés, dont les arceaux laissaient à peine pénétrer quelques rayons de soleil.

Certaine de ne pas être vue, la jeune fille avait tiré son lorgnon de sa ceinture et observait avec une anxieuse curiosité ce qui se passait à l'extrémité de cette longue galerie de verdure.

Deux cavaliers, laissant derrière eux le bois du parc, venaient de franchir la lisière du jardin. Le premier, comprenant qu'il pouvait être remarqué des fenêtres du château, avait fait piétiner, reculer, piaffer son cheval avec l'audacieuse coquetterie d'un maquignon exercé; mais

le rétif et capricieux animal, trompant la volonté de son maître, se rejeta tout à coup en arrière en se ruant contre le second cavalier, au risque de le désarçonner.

La princesse n'eût certes pas eu besoin de son lorgnon pour reconnaître aux allures de ces deux centaures le fanfaron Tchertokonsky et le charmant cornette qui avait failli être victime de l'inutile et vaniteuse prouesse de son compagnon.

Mais la suite de cet incident absorba bien autrement l'attention de la jeune fille, et sa curiosité se changea en terreur lorsqu'elle vit le premier cavalier rester

immobile et raide, dans l'attitude d'un homme qui ne veut pas aller plus loin, et le second, après s'être avancé vers lui, s'arrêter à son tour comme s'il ne voulait pas quitter la place.

La princesse tenta alors de deviner par la pénétration de ses regards les paroles que l'éloignement ne lui permettait pas d'entendre.

Lorsqu'elle vit les deux officiers quitter ce maintien réservé, cet air glacial, ce geste gourmé dont un Russe bien né ne doit jamais se départir, Veratchka eut peur; la conversation des deux rivaux ne fut plus un mystère pour elle; elle

devina tout des yeux. Cependant elle respira plus librement lorsqu'elle vit le cornette faire reculer de quelques pas son cheval, tandis que l'aide-de-camp se dirigeait vers le château par le côté opposé.

Malheureusement celui-ci, par un reste fatal de ses habitudes fanfaronnes, se retourna et fit un double mouvement de tête et d'épaules trop significatif. Le cornette revint alors vivement sur Tchertokonsky, et lui montra du doigt l'allée et le château comme pour lui indiquer qu'il fallait aller plus loin.

L'aide-de-camp acquiesça du geste, et

les deux jeunes gens faisant prendre le galop à leurs chevaux, disparurent dans l'épaisseur du bois.

Lorsqu'elle ne les vit plus, Veratchka sentit son cœur se glacer, le ciel et les arbres semblèrent se couvrir d'un crêpe funèbre, et elle baissa involontairement ses yeux éblouis par le vertige. Elle pensa aussitôt à la mère du cornette et à la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers ce jeune homme. Elle ne disait plus qu'elle devait sa vie à un de ces dévoûments mercenaires dont eût été capable le premier soldat ou le premier mougick venu.

Un quart d'heure avant, la princesse avait refusé d'accompagner son père au bois, car elle s'était rapppelée qu'il avait été qnestion la veille de cette promenade devant ses trois courtisans, et elle avait craint d'exciter encore entre eux, sans le vouloir, quelque fâcheuse discussion.

D'où provenaient donc, chez Veratchka, cette tristesse inquiète, cette agitation fébrile, ce désordre dans toutes ses idées autrefois si absolues et si impérieuses ? N'était-ce en effet qu'un simple devoir de reconnaissance qui la poussait à prévenir ce duel probable ? Mais alors pourquoi tournait-elle avec humeur sa cravache autour de son bras? pourquoi

froissait-elle son lorgnon et frappait-elle du pied avec tant d'impatience? Elle n'aimait pas le cornette. Elle ne pouvait l'aimer, mais elle le distinguait de ses ridicules rivaux. Elle eût consenti à ne plus le revoir, mais elle ne pouvait supporter l'idée qu'en ce moment il exposait sa vie, et qu'elle n'était pas déjà près de lui pour le secourir.

— Eh bien! ma fille? demanda le prince Mouriakin en entrant, et de cet air mécontent qui est le propre des gens faibles contrariés dans leurs désirs; — cette promenade qui vous convenait si bien hier ne vous convient plus aujourd'hui?

Veratchka tressaillit, mais elle maîtrisa aussitôt sa nerveuse impatience et redevint la princesse modèle, la froide et indéchiffrable princesse russe.

— Et pourquoi cette robe d'amazone? ajouta le prince étonné. Un nouveau caprice vous aurait-il encore fait changer d'avis?

— Oui, mon père, reprit Veratchka en s'efforçant de sourire, mais ce n'est pas un caprice... c'est une bonne et sage réflexion. Cela vous étonne... Eh bien, oui, j'ai songé que vous ne renonceriez pas sans chagrin à cette promenade, et je ne veux pas vous voir irrité contre moi...

Mon enfant, tu me cajoles comme si tu avais quelque gros péché à te faire pardonner! observa le prince, charmé et inquiet à la fois.

— Le temps est si beau, cher père, reprit-elle; venez... ne perdons pas une minute. C'est du côté du parc que vous préférez vous promener... je crois... et votre calèche est attelée... Ah! tant mieux!... moi, je vous suivrai à cheval.

— En effet, Veratchka, dit affectueusement le vieillard, en accaparant la calèche pour moi seul, vu cette maudite goutte, j'ai agi en véritable égoïste, et je vais à l'instant donner l'ordre...

— Non, mon père, ne changez rien à vos dispositions. Je tiens, d'ailleurs, à essayer mon nouveau costume d'amazone.

— Ah ! je me doutais bien, riposta le prince en riant, qu'il y avait un peu de coquetterie sous roche.

Il avait cru d'abord que l'absence des officiers était la véritable cause du changement de résolution de sa fille. Il fut donc enchanté de cette apparente soumission, à laquelle il était peu habitué. Il en profita pour infliger à la jeune coquette une interminable homélie sur les devoirs, les obligations et les réserves hypo-

crites que le monde impose aux gens bien nés ; mais la princesse, pressant son cheval, n'écouta pas un mot du sermon paternel, et se contenta de sourire respectueusement à cette éloquence perdue.

L'excellent seigneur, enchanté de son succès, se repentit tacitement de ne s'être pas imposé plus tôt le rôle de mentor, dans lequel il réussissait si bien.

« Avec un tant soit peu de courage, pensait-il, j'aurais facilement prévenu ou corrigé les défauts d'enfant gâté de ma chère Veratchka ! »

Pourtant, l'illusion du prince se dissipa

bien vite, lorsque la jeune fille, sans attendre les derniers mots de sa péroraison, fit partir tout à coup son cheval comme une flèche et disparut dans la profondeur du bois.

Il s'arma alors de sa résignation ordinaire, poussa un gros soupir, et ordonnant à son cocher d'arrêter, il se disposa à attendre le plus commodément possible le retour de Veratchka.

Une fois hors de la vue de son père, la vaillante amazone, libre enfin de se livrer sans contrainte aux angoisses qu'elle avait essayé d'étouffer sous son masque de femme du monde, anima son cheval



de la cravache et de l'éperon. Elle avait hâte d'atteindre la lisière du parc, car elle pensait que, par raison de convenance, les deux adversaires n'oseraient pas choisir la résidence du prince Mouriakin pour le lieu de leur rencontre.

Les secondes lui pesaient comme des siècles, elle croyait toujours entendre le bruit d'une détonation éclater à ses oreilles.

Cependant les jeunes officiers avaient franchi cette lisière et arrêté leurs chevaux frémissants, pour échanger quelques paroles âcres et enflammées de provocation.

— Vous ne consentez pas à m'engager votre honneur de ne plus paraître chez le prince, monsieur? disait l'aide-de-camp d'un ton rauque.

— Non, monsieur, car je suis l'obligé du prince, et, en désertant son château, j'aurais l'air d'un débiteur qui désire oublier sa dette pour avoir le droit de détester son créancier.

— Vous êtes très gai, monsieur le cornette.

— On est toujours gai quand on cause avec un homme très plaisant, monsieur.

— Pas tous les jours, Dieu sait! mais

dans les grandes occasions, quand vous renversez votre tasse de thé par exemple...

L'aide-de-camp pâlit et se mordit les lèvres.

— Ou bien quand vous voulez interdire à un pauvre diable comme moi le plaisir d'assister à vos spirituelles dissertations sur le maniement du yataghan en Circassie.

Les yeux de Tchertokonsky lancèrent des éclairs.

— Assez, monsieur. Je vous répète que vous ne devez plus mettre les pieds au

château. Si je vous donne cet ordre, c'est que j'en ai le droit.

— Le droit! répéta le cornette surpris.

— La princesse a pris elle-même mon bras hier soir pour retourner au château, dit l'aide-de-camp d'un air hautain. Par saint Nicolas, monsieur, êtes-vous aveugle et faut-il vous mettre les points sur les I?

— Je n'ai jamais pu comprendre les charades, ni deviner les énigmes, dit tranquillement Alexandre. Expliquez-vous plus clairement. Si c'est un ordre que vous me donnez, vous, sans y avoir été

autorisé par le prince ni par sa fille, vous pensez bien que je n'y souscrirai pas.

— C'est ce que nous verrons! s'écria Tchertokonsky, blême de colère. Je saurai bien vous y forcer.

— Essayez! répliqua en riant le cornette. Je ne crois pas que vous parveniez si facilement à me supprimer mes entrées.

L'aide-de-camp, furieux de cette froide résistance, roulait mille projets insensés dans sa tête.

— Je ne puis cependant me battre avec vous! s'écria-t-il.

— Pourquoi donc ? ce serait certes le meilleur moyen de me forcer à discontinuer mes visites, pour peu que saint Nicolas vous fasse la faveur de me casser un bras ou une jambe !

— Pourquoi ? mais, monsieur le cornette, vous ne vous êtes encore élevé qu'au quatorzième degré de notre hiérarchie militaire, et je ne puis déshonorer mon uniforme d'aide-de-camp.

Alexandre pâlit à son tour et perdit son sang froid.

— Est-ce là un motif bien sérieux ? demanda-t-il d'une voix douce tout à fait insultante.

— En connaîtriez-vous un meilleur? répliqua dédaigneusement Tchertokonsky.

— Oui, monsieur; quand on refuse de se battre avec l'homme qu'on a insulté et provoqué, c'est qu'on a peur de lui.

— Peur! s'écria l'aide-de-camp exaspéré.

— Peur! répéta froidement le cornette.

— Vous ne le croyez pas, monsieur.

— La question est peut-être indiscrète, monsieur.

Les paroles se croisaient comme des

soufflets. Tchertokonsky déchirait machinalement les boutons de son uniforme. Il tordait sa cravache de rage. Enfin, il laissa échapper ce cri désespéré :

— Ah! que ne suis-je encore simple cornette! maudit grade! maudit uniforme!

Alexandre eut pitié de cette émotion, qu'il jugea sincère.

— Monsieur l'aide-de-camp, lui dit-il, nous pouvons nous battre très sérieusement sans humilier votre haute noblesse et sans compromettre l'uniforme dont la dignité vous attache au rivage!

— Un moyen! ah, bravo! Merci du fond du cœur, monsieur le cornette. Parlez vite!

— Avez-vous un bon cheval?

— Excellent pour la course, mauvais pour la bataille.

— C'est justement ce qu'il nous faut. Le mien est un vrai cheval de Cosaque. Il distancerait une meute de loups affamés. Nous avons chacun notre carabine de chasse, mais elles ne figureront dans ce duel que comme des armes d'agrément. Quel duel! Les *Yankees* voudront le plagier, quand ils le liront dans les steppes de leurs journaux.

— Vous plaisantez d'une façon obscure, monsieur, interrompit l'aide-de-camp.

— Je vais d'un mot illuminer ce brouillard, dit Alexandre. Je vous propose un mode de duel très original par cela même qu'il est des plus simples. Une course au clocher, mortelle, voilà tout. Nous allons lancer nos chevaux à fond de train et franchir tous les obstacles, rivières, bois, murs, ravins, sans nous écarter de la ligne droite. Vous comprenez, nous supprimons les obstacles jusqu'à ce que les obstacles suppriment l'un de nous.

Étourdi de cette singulière proposition, Tchertokonsky parut hésiter.

— Qu'attendez-vous ? reprit le cornette : ce duel peut tacher de boue et de sang votre uniforme, mais il ne peut pas le déshonorer.

— J'accepte ! dit l'aide-de-camp. Allons !

Ils rayèrent de l'éperon les flancs de leurs chevaux, qui s'élancèrent avec une sorte de frénésie sauvage, la crinière au vent.

La terre sonnait et jetait des étincelles sous cette course folle. Les haies, les barrières, les arbustes semblaient s'abaisser devant les cavaliers, qui mettaient leur

point d'honneur à se dépasser et à saluer la mort de plus près.

Ils arrivaient à la berge du fleuve avec une rapidité effrayante. Tout à coup, le cheval de Tchertokonsky, troublé à l'aspect de l'eau, se mit à ruer, se cabra et renversa son cavalier dont le pied resta engagé dans l'étrier.

L'aide-de-camp jeta un cri terrible, un de ces cris qui peuplent les cauchemars. Il était traîné par son cheval comme un haillon ; son visage se déchirait ensanglanté aux ronces et aux cailloux ; ses mains s'accrochaient aux épines, son corps meurtri se débattait vainement et

son pied affreusement tiraillé ne pouvait se dégager.

Le cornette tourna la tête, et son cœur se glaça en voyant le supplice du malheureux aide-de-camp. Tchertokonsky n'était plus un rival, mais un homme en danger. Il fallait le sauver. Alexandre essaya de retenir son cheval : impossible; une écume sanglante rougissait le mors. Il voulut lâcher les arçons, mais c'eût été se suicider. Le vertige de cette course forcenée l'éblouissait. Pourtant le cheval de l'aide-de-camp bondissait çà et là au hasard, mutilant aux pierres et aux troncs d'arbres l'élégant gentilhomme qui criait

grâce d'une voix de naufragé dont le radeau sombre.

Alexandre, à son tour, cria comme un fou :

— Au secours ! à l'aide !

Mais le silence seul répondit à cet appel. Ses cheveux se dressaient sur son front moite. Il saisit sa carabine d'une main tremblante, et tournant la tête en arrière, ajusta le cheval de son adversaire, car deux secondes plus tard c'eût été impossible. Il sentait bien vaciller sa main et sa carabine. Cependant il tira ; le coup partit, la fumée dissipée, le cheval

courait plus furieusement encore, mais l'aide-de-camp avait l'épaule fracassée.

En ce moment apparut Veratchka, accourant à toutes brides, les cheveux dénoués, belle comme une Walkyrie scandinave. Elle entendit la détonation, elle vit la carabine dans la main du cornette, elle frissonna en écoutant son adversaire le maudire.

— Vous l'avez tué! vous l'avez tué! s'écria-t-elle; vous, Alexandre, un meurtrier, un lâche, un traître! Ah! mon père me l'aurait juré, je ne l'aurais pas cru!

Le cornette était pâle comme un fan-

tôme, les apparences témoignaient contre lui; Veratchka l'avait vu tirer; elle le croyait coupable. Il eût mieux aimé être ballotté à la queue du cheval emporté avec l'espoir d'être pleuré par elle. Il voulut la détromper à tout prix. Il enfonça son couteau de chasse dans la gorge de son cheval qui chancela sous un flot de sang et tomba.

CHAPITRE CINQUIÈME

IV

(suite).

La princesse avait arrêté en même temps le cheval de Tchertokonsky. Ce dernier était inanimé, si ce n'est tout à fait mort

Alexandre accourut et s'agenouilla de-

vant ce corps sanglant. Veratchka lui lança un regard dur et froid.

— Fuyez, malheureux! je ne vous dénoncerai pas.

— Fuir! et pourquoi, madame?

— J'ai tout vu, dit-elle indignée. Oseriez-vous me démentir, monsieur?

L'éclat rigide de ses yeux effraya le cornette. Il saisit le bas de sa robe et la baisa comme un suppliant. Elle recula avec un geste de mépris et de dégoût.

— Sur mon honneur! princesse, je n'ai

pas voulu tuer l'aide-de-camp, mais le sauver!

Elle laissa échapper un geste d'incrédulité qui navra Alexandre :

— Je voudrais vous croire, monsieur ; mais vous êtes donc bien maladroit?

Une larme brilla dans les yeux de ce courageux jeune homme, et il s'écria d'une voix désespérée :

— Mais pourquoi l'aurais-je tué, cet homme? vous ne l'aimiez pas.

Un éclair radieux brilla sur le visage

de Veratchka, qui reprit aussitôt avec une froideur glaciale :

— Comment osez-vous parler ainsi près d'un mourant ?

— Ah ! s'il pouvait m'entendre, lui, il me pardonnerait, murmura Alexandre en bandant la blessure de son rival avec le mouchoir de la princesse pour arrêter le sang.

Le mourant poussa un profond soupir; ses lèvres décolorées s'entr'ouvrirent ; ses yeux ternes regardèrent. Puis il reconnut Veratchka, et un sourire ébauché glissa sur son visage blême.

— Ah! son cœur se réchauffe, Dieu lui rend la vie, il ne mourra pas, s'écria la jeune fille avec une joie indicible dont le cornette ne comprit pas la source mystérieuse.

Tchertokonsky souleva sa tête lourde, trouée, sanglante, et murmura d'une voix pénible :

— Votre main, princesse, donnez-moi votre main, car je ne la garderai pas longtemps dans la mienne, et j'aurai à peine la force de la sentir. Oui, je vais mourir, mais en vous regardant. C'est un dernier rayon de soleil qui m'illumine avant que j'aille m'enfoncer dans la nuit sans fin.

Puissé-je y rêver de vous ! Ah ! j'avais espéré un plus doux avenir...

Veratchka serra doucement cette main glacée. Du regard, elle imposa à Alexandre l'ordre d'obtenir son pardon.

— Tchertokonsky, je vous plains sincèrement, murmura-t-il.

L'aide-de-camp tressaillit et tourna vers le cornette des yeux noirs de haine.

— Je regrette d'avoir provoqué ce duel insensé, continua Alexandre.

— Un duel ! balbutia le mourant avec

un sourire amer. Loin de moi, assassin! loin de moi!

Le cornette frissonna de tous ses membres.

— Vous aussi, vous croyez... vous! Oh! c'est impossible. Vous savez bien que je ne suis pas un lâche. Vous dites cela pour vous venger. Vous ne le croyez pas. Rendez-moi mon honneur, Tchertokonsky. Voulez-vous donc me flétrir jusqu'à votre dernier souffle, et emporterez-vous mon honneur dans la tombe?

— N'est-ce pas vous qui m'avez brisé l'épaule? demanda avec effort l'aide-de-

camp, à qui ses horribles souffrances arrachaient des cris sourds.

— Vous étiez perdu. Je visais votre cheval à la tête. J'essayais de vous soustraire à cette torture...

— Et vous l'avez abrégée, en effet. Merci, monsieur, c'est généreux. Mais vous êtes meilleur tireur, quand il vous plaît.

— Ainsi, vous m'accusez de trahison et d'assassinat! s'écria le cornette.

Sa tête se pencha sur sa poitrine, ses bras s'affaissèrent le long de son corps. Son esprit et son âme semblaient frappés

d'une sorte de paralysie morale, il sentait la lutte impossible contre ces hideuses apparences du crime. Comment se justifier ? Il ne pouvait menacer un mourant, il ne pouvait détruire une conviction d'une logique inexorable; il se sentait perdu.

Veratchka comprit ce morne accablement, et elle dit au blessé :

— Vous vous trompez, Tchertokonsky, Alexandre eût donné sa vie pour vous sauver. Ne l'accusez donc pas devant les témoins qui vont venir.

— Comme elle l'aime ! pensa l'aide-de-camp.

Mais il ne répondit rien.

— Si je le croyais coupable, reprit la jeune princesse, mon cœur se soulèverait de mépris, et je ne lui permettrais pas de rester près de vous.

Tchertokonsky la regarda fixement et dit d'une voix basse :

— Vous avez tout vu, Veratchka. Ne dites que la stricte vérité devant tous, ce que vous avez vu. Ne me demandez pas de mentir, Veratchka. Un mourant ne doit pas mentir... même... même poûr sauver son meurtrier.

Ces derniers mots frappèrent le cœur

du cornette comme la pointe d'une flèche empoisonnée.

La jeune fille se pencha vers l'aide-de-camp :

— Mais pourquoi aurait-il commis ce crime insensé ? Pourquoi ? lui un officier si jeune et qui aime si tendrement sa mère ?

— Ah ! le bon fils, bégaya le mourant. Vous ne savez donc pas pourquoi il m'a tué, avec cette lâcheté froide... tandis que je me confiais... niaisement à sa loyauté.

— Vous pouvez m'insulter à plaisir, in-

terrompit le cornette écrasé de honte.. Vous êtes bien fort contre moi, puisque j'ai le tort de vivre et que vous allez mourir !

— Achevez-moi donc! frappez-moi! donc empêchez-moi donc de parler! reprit haineusement Tchertokonsky.

— Alexandre, courez annoncer ce malheur à mon père, dit avec vivacité Veratchka, et faites avancer la calèche. Il faut que notre ami soit transporté au château sans retard, et que le médecin soit appelé.

Le cornette ne bougea pas. La princesse saisit sa main inerte :

— Mais vous voulez donc que moi aussi je vous trouve coupable?

Il fixa sur elle des yeux hagards, dont la pensée semblait absente

— Le malheureux!... murmura-t-elle.

— Vous le plaignez, dit le mourant. Ah! les femmes absoudront toujours un crime... dont le motif avoué... ou secret, est l'amour!

— L'amour! répéta la princesse.

— Taisez-vous! s'écria le cornette,

réveillé de sa torpeur par ce mot, dont il comprit la perfidie profonde.

— Il me menace! dit Tchertokonsky de plus en plus faible. C'est bien lâche!

Alexandre devint livide.

— Oh! il m'a compris, ajouta le mourant. Ce qu'il n'a pas osé... vous dire... Veratchka... je l'oserai pour lui.

—Taisez-vous,par pitié! suppliaAlexandre.

Du regard, l'aide-de-camp sembla lui répondre :

— Avez-vous eu pitié de moi ?

Mais il ménageait ses paroles, il sentait la mort engourdir ses lèvres.

— Parlez donc, je vous en prie, moi, dit la jeune fille, cette révélation qu'il semble craindre, je vous la demande Tchertokonsky.

Le mourant rassembla toutes ses forces et put murmurer d'une voix éteinte, aussi frêle qu'un souffle :

— S'il m'a tué, Veratchka, c'est qu'il vous aime !

— Lui, Alexandre! s'écria la jeune

fille, violemment émue d'humiliation et de joie inavouée.

— Oui, le fils de Nathalie... aime la fille du prince Mouriakin... la fière Veratchka... Voilà pourquoi je... meurs!

Cet aveu d'amour, proféré par la bouche d'un rival mourant produisit sur la princesse une impression étrange et sinistre. Son orgueil froissé ne pouvait l'empêcher d'être ébranlée dans tout son être par ce mystérieux enchaînement de circonstances qui semblait joindre sa destinée à celle d'Alexandre.

Elle eût repoussé dédaigneusement la

plus légère allusion que le cornette aurait osé se permettre relativement à son amour caché, mais cette déclaration inattendue la surprenait sans défense, et le crime même supposé par Tchertokonsky donnait à cette passion une grandeur sauvage qui enivrait la princesse.

— J'entends la calèche de mon père, dit-elle tout à coup. Laissez-moi sauver Alexandre. Ne me démentez pas, mon ami.

— Rassurez-vous... bégaya le mourant, je ne dirai... pas... la cause de... de l'assassinat !

Et ses yeux se fermèrent.

. . . .

— Mon Dieu! pria Veratchka, empêchez cet homme de parler!

La calèche du prince Mouriakin arrivait du côté du parc. Au même instant, le colonel Gourosloff accourait du côté de la campagne.

D'un coup d'œil ils virent ce drame sanglant et crurent deviner :

— Voici une désagréable affaire... Alexandre, dit le colonel.

Tchertokonsky rouvrit les yeux et fit quelques efforts pour parler; mais la

voix siffla comme un râle dans son gosier.

— Qui vous a tué? demanda Gourosloff.

Du regard l'aide-de-camp désigna son rival, et sa tête retomba. Un peu d'écume rouge mouilla ses lèvres. Il était mort.

— Il s'agit d'un duel sans témoin, continua le colonel. Chose sérieuse, très sérieuse!

Alexandre voulut avouer toute la vérité; mais la princesse le lui défendit, par un geste prompt et impérieux.

— C'était un duel en effet, colonel Gourosloff, répondit-il, la rougeur au front.

— Quant aux témoins, monsieur, ajouta la princesse, j'ai tout vù. Les deux adversaires se sont battus à cheval, à la carabine, comme font souvent les Américains.

— C'est fâcheux, très fâcheux ! Dieu sait, je voudrais avoir cassé ma pipe turque et que cette sotte affaire n'eût pas eu lieu. Des officiers russes se battre comme des bouviers d'Amérique ! Et un cornette contre un aide-de-camp, encore ! Mauvaise affaire !

Alexandre restait immobile, les yeux baïssés, le visage bouleversé comme un coupable, et pourtant un bonheur indicible inondait son cœur. Veratchka ne s'était pas offensée de cet aveu d'amour trahi par le pauvre Tchertokonsky. Elle n'avait pas foudroyé de son mépris l'humble cornette qui avait osé l'aimer; elle l'avait protégé, défendu, sauvé. Elle affirmait son innocence, sans y croire peut-être elle-même. Devant ce cadavre mutilé, le jeune officier faisait un de ces rêves éveillés qui sont comme le spasme du bonheur.

— Et à quel propos ce duel? lui de-

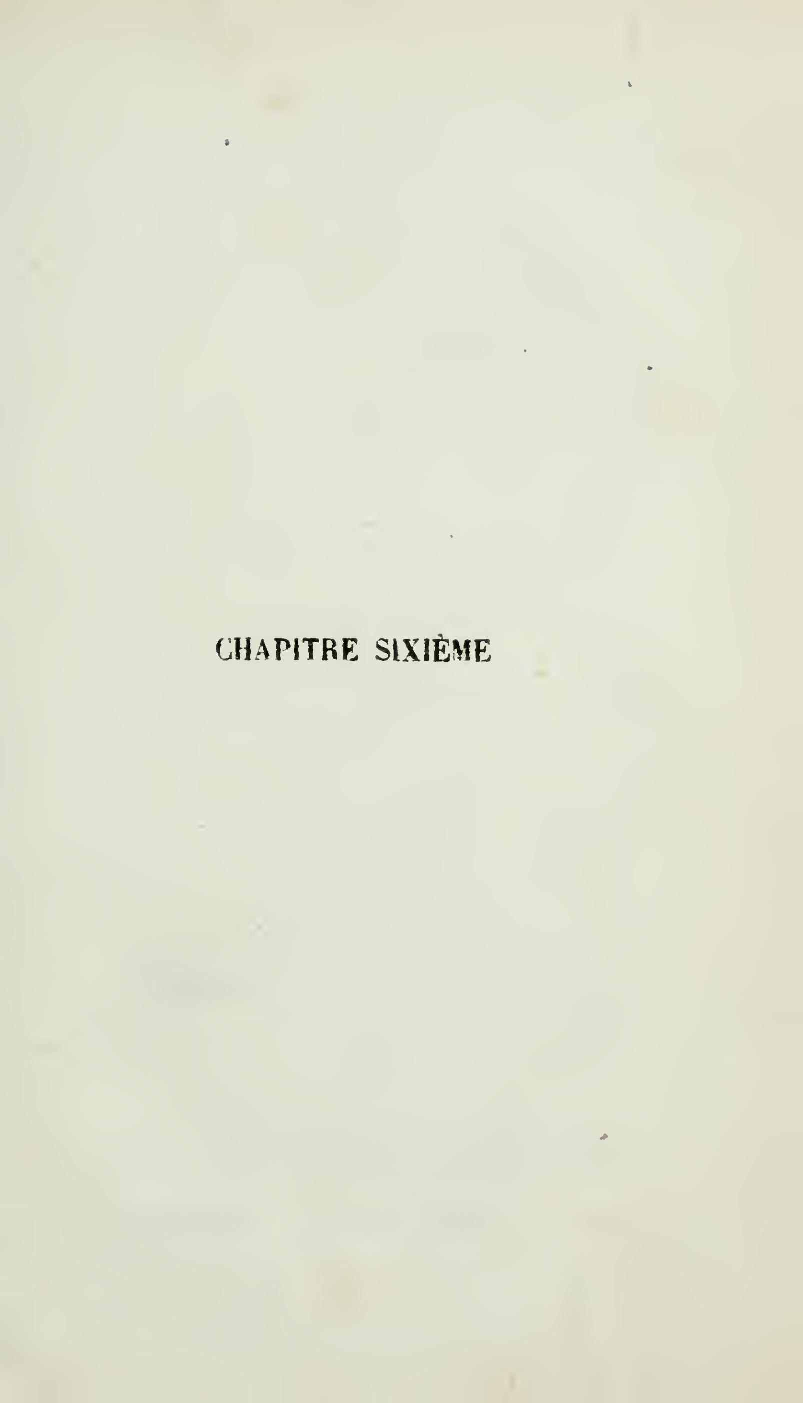
manda brusquement le colonel Gouros-loff.

— Assez sur ce triste sujet, dit le prince Mouriakin. Colonel, aidez ma fille à monter dans la calèche. Tenez, elle est blanche comme une morte. Vous savez que ma pauvre Veratchka est nerveuse au dernier point. Cette maudite aventure va lui donner une migraine de huit jours. Diable soit des querelleurs !

Gourosloff transporta la princesse dans la voiture, qui s'éloigna lentement, et revint près du cornette, en grommelant :

— Voilà deux jeunes coqs qui ont

chanté trop haut. L'un est maintenant couché sur le dos, et l'autre n'en vaut guère mieux. Il sera dégradé et va passer simple soldat. A sa place, j'aimerais presque autant avoir reçu une balle dans la tête.



CHAPITRE SIXIÈME

VI

Calomnies et médisances (suite).

A MARFA GREGORIEWNA,

Religieuse au couvent de Sainte-Anne,

A Kiew.

Que ne suis-je près de toi, chère et sainte Maria, enfermée dans ta cellule,

libre seulement de prier et souffrir loin des regards envieux, car j'ai soif de calme et de solitude !

Amie sincère de ma jeunesse, qu'il me semble loin ce temps bienheureux où, prodigue de l'avenir, nous glissions en traîneau sur les flots glacés de Beau-Glaive, où nous descendions les montagnes de neige durcie en poussant de grands cris de joie, où nos plaines au ciel morne, décorées de tristes mélèzes et de bouleaux argentés, charmaient nos yeux et nos cœurs enfants, comme les jardins enchantés de l'Eden !

Je te vois encore, Marfa, avec ta petite figure rose, sérieuse et douce, cherchant

à me retenir et pâlissant lorsque je me penchais follement hors de notre vieux traîneau en forme de cygne, ou quand la neige craquait, ouvrant derrière nous quelque crevasse.

Nous échangions nos rêves en chuchotteries puériles et en confidences ingénues, mais tu aspirais déjà à la vie solitaire des pauvres religieuses de Souzdale ou de Kiew, assidues à couvrir de belles couleurs d'outre-mer, de vermillon et d'or, les raides images découpées dans le style naïf et barbare de Byzance; tu t'effrayais des luttes du monde et de ces orages du cœur qui te semblaient aussi monstrueux que des péchés.

La vie t'apparaissait comme un désert aride, entrecoupé d'abîmes, tandis que pour moi c'était une mer tantôt bleue et dorée, tantôt sombre et violente, mais toujours agitée et mystérieuse.

Tu t'effrayais de ma fougue et de mon orgueil ; tu t'attristais de mon entêtement dans la révolte et le mensonge, car j'osai mentir pour résister à l'injustice. Parfois, j'étais plus dévote que toi, Marfa, je baisais les saintes images avec des transports qui allaient jusqu'aux larmes, pour en obtenir l'exaucement d'un vœu insignifiant. Dans d'autres instants, je les maudissais, comme des symboles impuissants et menteurs, avec des colères à te

remplir de consternation jusqu'au fond de l'âme. Alors, bonne Marfa, tu les implorais pour moi, à l'écart, humblement, patiemment, malgré mes fureurs et mes railleries.

T'ai-je assez tourmentée de mes caprices et de mes folles humeurs d'enfant gâté? mais tu les supportais comme si tu t'exerçais déjà à ton métier de sainte. Si dans un mouvement de colère je frappais une esclave maladroite qui avait taché ma robe d'une goutte d'eau, si j'égratignais lâchement de mon aiguille d'or la femme qui m'avait mal coiffée, c'est toi qui réparais ma faute par quelque parole amicale et une offrande de ta pauvre pe-

tite bourse. Étais-je malade? tu me veillais, tu allumais les cierges et tu priais pour moi comme pour une sœur. Aujourd'hui encore, tu ne vis que pour Dieu et ta chère Veratchka; ton existence est le miroir et l'expiation de la mienne. O douce et tendre fille, tu vaux cent fois plus que ton ingrate amie devant l'Éternel, car il connaît les plus secrets mouvements du cœur comme les grains de sable qui dorment au fond des mers.

Quand tu m'as quittée pour entrer au couvent de Sainte-Anne, malgré mes prières, mes cris et mes larmes, sœur bien-aimée, tu m'as dit que tu renonçais au monde, parce que ton âme trop débile

devait puiser sa force en Dieu, et que tu te sentais impuissante à résister aux suggestions du mal.

Quant à moi, le même soir, — oh! j'ai bien retenu cette prophétie qui m'avait singulièrement frappée, — tu me prédis que je n'aimerais jamais, parce que je manquais, selon toi, de candeur et de soumission. Je ne voudrais jamais obéir à un tyran, ajoutais-tu, et je devais mépriser l'homme qui m'obéirait aveuglément.

J'ai souvent réfléchi à cette parole, qui se grava dans ma mémoire, comme le *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, sur le mur du grand roi d'Assyrie. Longtemps le monde t'a donné raison, tant il m'a paru vide,

tant ses plus brillantes idées m'ont paru creuses et fausses.

Tu le sais, Marfa, sous l'apparence d'un esprit fantasque et léger, je cache une volonté de fer, un cœur indomptable. L'instinct de la rébellion contre le mal, la lâcheté, le vice et l'hypocrisie couve sans cesse dans mes veines. De la vie physique j'aime surtout les exercices violents ; dans la vie morale, il me faut un grand devoir à remplir. Je serais capable d'aimer uniquement Dieu, à défaut d'un homme digne de moi; mais je serais passionnée dans mon ascétisme, comme sainte Thérèse, et je ne pourrais subir l'étroite et rigide règle du couvent, qui énerve les

esprits fiers jusqu'au marasme ou les exalte jusqu'à la folie. Aussi ai-je cru longtemps que tu avais tiré le véritable horoscope de ma destinée, et que l'amour se consumerait stérilement dans mon cœur comme s'étiolent ces plantes des hautes cimes dont les parfums et l'éclat n'ont pas même réjoui un humble pâtre.

Tu étais cependant un faux oracle, ma chère Marfa. Tu avais oublié que je pourrais aimer l'homme pour qui je souffrirais les humiliations et les mépris de ce monde jaloux que je me plais à braver, l'homme qui, pour moi, défierait sans jactance la société russe, et que j'aiderais à soutenir cette tâche presque insensée.

Au milieu de ces vieillards précoces, de ces seigneurs blasés, serviles et corrompus, qui dépensent dans la débauche, le jeu, l'intrigue ou les exactions leur oisive énergie, j'ai trouvé un cœur hardi et loyal dont toute l'ambition est de m'aimer. C'est ce jeune homme qui, pour m'empêcher de brûler vive, en plein bal de la cour, a osé violer sa consigne, au risque de mécontenter le czar. N'est-ce pas là un oiseau rare et curieux en terre russe? Mais ce que tu ignores, Marfa, c'est qu'il a tué en duel un de mes prétendants, l'aide-de-camp Tchertokonsky, et qu'à l'heure où je t'écris, nous attendons avec angoisse la nouvelle de son arrêt. Prie avec

moi pour Alexandre, ô ma sainte Marfa, car j'ai foi dans tes prières et peut-être... qui sait! Le czar est quelquefois clément! Alexandre a été provoqué. Il y a deux ans le prince Dolgorouki s'est battu en duel, et il en a été quitte pour une campagne au Caucase! Ah! Marifa! j'ai beau vouloir m'étourdir, quelque chose me dit qu'Alexandre sera condamné sévèrement. Je vais prier, ma sœur, devant les saintes images; puissent-elles prendre mon désespoir en pitié!...

SECOND FRAGMENT.

Je traîne un cœur mort au bal et au

théâtre, Marfa. On ne m'accusera plus d'être coquette. Il m'est impossible de cacher ma constante préoccupation. Le monde se venge sans doute : il n'exige pas le naturel, mais il n'aime guère l'indépendance. Il veut que vous soyez à lui, et il désire vous intéresser seul. Il faut lui abandonner votre âme pour qu'il la torture à son gré; mais cachez-lui dans les profondeurs de votre cœur un amour qui vous fait peur à vous-même, qu'il ne comprendrait pas et qu'il poursuivrait de ses sarcasmes, alors si vous oubliez de sourire à sa fantaisie, il vous juge et vous flétrit sans miséricorde. Je suis le martyr du jour qu'il faut lapider.

O Marfa! que j'ai souffert! Mon père si faible est devenu un despote. Le roseau s'est peint en fer. Il m'a dit hier soir que, pour faire taire la calomnie, je devais me montrer au bal de la princesse Betukoff. J'ai obéi, ma sœur. Mon entrée a fait sensation. Autrefois, c'était un triomphe enivrant pour ma vanité ; hier, j'ai lu dans tous les yeux une sorte de pitié, de curiosité ou de mépris affecté. Le comte et M. de Rocheblanche sont venus me parler ; je ne sais ce que je leur ai répondu, mais ils m'ont regardée avec surprise. J'avais la tête en feu, et je me souvenais qu'ils avaient provoqué Alexandre. La conversation de ces gens du monde

me fatiguait. Le jeune Français m'a offert le bras et m'a conduite dans une chambre où l'on jouait. Je suis restée silencieuse, le front appuyé contre une vitre, cachée derrière le rideau de la fenêtre. J'entendais chuchoter des douairières à turbans qui faisaient leur partie de whist. Machinalement je finis par écouter tout en rêvant bien loin de là.

— Comment a-t-elle le courage de se montrer! disait l'une, irritée d'avoir perdu deux *robbers.*

— Du moins, si elle n'affichait pas que ce scandale a eu lieu pour elle, grommelait l'autre.

— Et tous deux restés sur le terrain:

Horrible! horrible! Vous connaiss z, je crois, l'aide-dé-camp? Quel charmant valseur, ce Tchertokonsky, et d'une élégance! Quand on m'a annoncé la catastrophe, j'en ai pleuré deux mouchoirs...

— Quel malheur pour son oncle le général! à qui maintenant laissera-t-il sa fortune?

— On m'a écrit de Pétersbourg qu'il a la tête tournée d'avoir perdu son neveu.

J'écoutais, le cœur serré, ces frivoles propos. Moi que tu connais si hardie, Marfa, je n'osais bouger, et peut-être ces femmes à langue de vipère me savaient-elles là?

— Avez-vous vu la princesse Mouria-

kin ? demanda le comte Betukoff en passant. Je l'ai invitée pour la mazurka, dont elle est toujours la reine.

— Elle fait bien de danser pour s'étourdir, murmura la vieille dame.

— Le comte pourrait cependant trouver des danseuses aussi distinguées et moins compromettantes que cette héroïne de roman, observa la fille de la douairière, qui restait assise comme une momie dans son coin.

— Pauvre Tchertokonsky ! Et l'autre, on dit qu'il venait seulement d'être nommé cornette.

— Si jeune, il était facile de lui trouver

la tête. Il était allé en congé chez sa mère.

— Comble d'horreur! sans doute la pauvre dame n'y survivra pas.

— Moi, si la princesse eût été ma fille, je serais devenue folle de honte et de confusion.

— Enlever un fils à sa mère!

— Dites un neveu à son oncle, cela suffit, interrompit une voix rude que je reconnus pour celle du colonel Gouroslofff; je puis vous assurer, mesdames, que l'aide-de-camp seul a été tué.

— Bah! le chagrin de cette sotte affaire... vous comprenez... D'ailleurs ce petit cornette n'était pas un dompteur de

cœurs si irrésistible... Quant au duel...

— Eh bien, quoi, le duel? répliqua l'officier. Qu'y trouvez-vous à blâmer? que la princesse en ait été la cause, possible, très possible! mais l'aide-de-camp a cru avoir affaire à un poltron... sans cela...

Le comte Betukoff entra :

— Un singulier poltron, messieurs. Vraiment la main lui a tremblé. A vingt pas de son adversaire il lui a logé une balle au milieu du front!

Je frissonnais comme la feuille, Marfa, mais j'écoutais avidement.

— Oh! je suis loin de le croire poltron, reprit Rocheblanche, mais la chose est

fâcheuse et peut mal finir. L'oncle du mort ne laissera pas tomber l'affaire. Ils se sont battus sans témoins. On dit même — et il baissa la voix — que le cornette a tué son rival sur l'ordre de la princesse, dont le pauvre aide-de-camp avait découvert les rendez-vous!

J'essayai de me lever, mais j'étais lourde comme du plomb. Une sueur froide mouillait mes cheveux et je sentais mon esprit s'égarer. Une irritation nerveuse m'étreignait la gorge et je sentais comme une irrésistible envie de rire. Je serrai mon mouchoir avec mes dents pour étouffer mes cris et j'écoutai, j'écoutai toujours.

— C'est faux, c'est faux, s'écria l'officier. Gourosloff m'a assuré, lui l'homme loyal par excellence... Oh ! c'est l'oncle qui a fait courir ce bruit-là. Au diable les maudits oncles !

— Ma foi ! repartit Rocheblanche, la princesse est assez belle pour pouvoir ordonner un crime et être obéie.

Je parvins à me lever sur mes pieds chancelants. Mes lèvres étaient sèches. Mes mains tremblaient la fièvre. Je me voyais entourée d'ennemis comme dans un rêve sinistre. Je cherchais du cœur Alexandre : où donc est-il ? où donc est mon père ? pensai-je.



CHAPITRE SEPTIÈME

VII

Les confidences d'une princesse russe.

A ce moment le colonel Gourosloff s'avança sur le seuil :

— La princesse Mouriakin n'est-elle pas ici, messieurs ?

Les jeunes gens lui assurèrent qu'ils ne m'avaient pas vue. Je marchai droit à lui par un effort de volonté suprême :

— Me voici, colonel !

Ce fut un coup de foudre pour ces frivoles calomniateurs.

— Nous sommes bien malheureux, madame, dit l'officier aux gardes en s'inclinant profondément. Si nous avions pu nous douter...

— Que les glaces ont des oreilles, monsieur, interrompis-je d'une voix qui essayait d'être railleuse.

— Comment pourrez-vous nous pardonner, princesse ?...

— D'avoir flétri en riant ma réputation ?

Quoi de plus simple, monsieur? Vous avez de nombreux complices, et des hommes peuvent outrager impunément une femme qui n'a ni frère ni mari!

Je sentais la colère gronder dans ma poitrine et les larmes sécher dans mes yeux. O Marfa, heureuse Marfa, toi qui dors chaste et pure sous les regards de ton ange gardien, tu ne connaîtras jamais l'ignominie de ces soupçons qui ont marbré mon visage d'une rougeur livide devant ces hommes. Ah! toi qui pleurais si une ronce avait ensanglanté ma main, qu'aurais-tu dit, chère âme, si tu avais vu ta Veratckha atteinte et salie par ces outrages!

— Je suis vraiment désespéré, ajouta Rocheblanche...

Et il s'arrêta au milieu de sa phrase avec un embarras presque risible.

— Achevez, monsieur, dis-je avec une impitoyable ténacité. Vous êtes désespéré d'avoir dit que je pouvais ordonner un meurtre pour garder le secret de mes rendez-vous et que je serais sûre d'être obéie. C'est cela, n'est-ce pas? Merci de votre bonne opinion sur mon compte. Mais ces anecdotes-là courent le monde. C'est du dernier romanesque, imité de Christine à Fontainebleau, par exemple, et pour couronner le drame, je danse la mazourka. Je suis décidément une femme

excentrique et je compterais à Londres parmi les étoiles d'Almack.

Je riais, mais d'un rire sec et nerveux qui me suffoquait. Je me sentais mourir, et je dus appuyer ma main sur le bras du colonel pour me soutenir, mais ma colère montait toujours et me donna la force de continuer.

Les deux jeunes gens me faisaient presque pitié par l'expression contrite de leur figure. Ils se tenaient inclinés devant moi, la tête basse comme des coupables, et n'osant me regarder.

— Que suis-je, en effet? repris-je, une femme! Je n'ai ni épée, ni pistolets à

mon service. Je dois me laisser calomnier. Vous savez bien qu'il n'est ni très noble, ni très généreux d'attaquer une femme, mais du moins on ne court aucun danger. Comment prendrait-elle sa revanche? Elle doit craindre le bruit et le scandale. Se défendre même, c'est flétrir davantage son honneur. Je suis cependant plus loyale que vous, messieurs, et je n'ai jamais répété ces vains propos de salons qui déshonorent si facilement un homme. N'ai-je pas entendu dire que M. de Kutuzoff avait des relations trop intimes avec les as?

L'officier aux gardes tressaillit comme une vipère coupée en deux et devint vert,

Pour comprendre le sens cruel de cette riposte, il faut que tu saches, Marfa, que Kutuzoff a été exilé d'un cercle (le bruit du moins en a couru) sur le soupçon de corriger trop adroitement la fortune.

Ah! j'avais bien vengé Alexandre.

— Vous êtes une femme, bégaya l'officier les dents serrées et le visage décomposé, — mais...

Je ne compris pas sa réticence.

— Vous ne serez pas si implacable envers moi, s'écria Rocheblanche épouvanté de l'indignation qui brillait dans mes yeux.

— A quoi bon ! vous accusez le cornette d'être poltron, monsieur, simple méchanceté de rival ; mais ne vous accuse-t-on pas vous-même d'être très intéressé dans les succès de la Corilla ?

M. de Rocheblanche est ruiné et vit secrètement, dit-on, avec la Corilla du théâtre impérial Italien, qui depuis longtemps le pousse à mettre à profit sa charmante voix de ténor et à monter sur les planches.

— Vous êtes une femme, dit-il en pâlissant, mais un autre...

— Silence, messieurs, silence, de

grâce, interrompit brusquement le colonel Gourosloff qui était resté interdit au milieu de cet étrange débat. Voici le prince Mouriakin qui cherche sa fille. Votre bras, princesse.

— Tant mieux ! s'écria Kutuzoff. Le vieux nous trouvera.

— Sortons, dis-je vivement au colonel.

— Vous ne sortirez pas, madame, reprit l'officier en me saisissant le bras. Si vous ne rétractez vos odieuses paroles, c'est à votre père que nous en demanderons raison.

J'entendais les pas de mon père qui semblaient marcher sur mon cœur. Tout mon courage tomba. Je joignis les mains

et je jetai à à ces hommes un regard suppliant. Ils restèrent inflexibles. Le colonel s'irrita de cette obstination.

— Messieurs, c'est moi qui vous supplie de vous taire et de nous livrer passage.

— Colonel, ceci ne vous regarde pas ! dit Rocheblanche.

— Vous n'êtes ni le mari, ni le frère, ni le cousin, ni le promis de la princesse, que je sache du moins, ajouta froidement Kutuzoff.

— Si vous dites un mot devant le prince, vous êtes deux lâches ! repartit le colonel.

Mon père était déjà sur le seuil. Il nous regarda d'un air étonné. Le colonel tor-

dait sa grosse moustache. Je n'avais plus le sentiment de la réalité. Tout flottait et devenait confus autour de moi, comme dans le délire de la fièvre.

— Que se passe-t-il donc? demanda le prince.

— Votre fille se trouve mal, répondit le bon Gourosloff. La chaleur est intolérable! Emmenez-la, prince. Moi, je reste, j'ai deux mots à dire à ces messieurs.

Son regard menaçant les clouait à leur place. Je partis chancelante, plus morte que vive, et maudissant mon dernier accès d'orgueil. J'aurais dû me laisser humilier, écraser, flétrir, sans me révolter contre leurs insultes. Quel démon s'agite

dans mon sein, Marfa ? Sans le colonel, j'étais perdue. Mais y aura-t-il encore du sang versé pour moi, du sang dont je serai responsable, ô mon Dieu !

. . . .

Non, l'affaire s'est arrangée pacifiquement. Kutuzoff devait au colonel une assez forte somme perdue sur parole, et celui-ci lui a accordé un fort long terme pour s'acquitter. Quant à M. de Rocheblanche, Gourosloff prétend qu'il l'a menacé d'aller siffler sa chanteuse à la première note fausse qu'elle commettrait, et comme notre ténor sait le brave homme capable de tenir sa promesse de façon ou d'autre, il a consenti à se tenir tranquille.

Me voici donc sauvée pour cette fois, Marfa Oh! je ne m'exposerai plus à de telles angoisses. Je ne sortirai plus. Malgré la masse d'invitations que je reçois, malgré l'insistance de mon père, je ne remplirai pas même ces devoirs qu'exigent tyranniquement les relations du monde.

Oh! que je voudrais être cloîtrée entre quatre murs pendant tout l'hiver, — cet hiver si démesurément long quand on aspire au printemps et à la campagne!

Et que de raisons il me faut inventer pour justifier cet amour de la solitude? Un jour c'est une migraine, et mon père veut appeler tous les docteurs de Moscou;

une autre fois j'ai oublié de commander une robe, et je n'ai rien de neuf à porter. Mais je suis à bout d'efforts et de ruses puériles.

Le prince a déjà écrit trois fois à Pétersbourg en faveur d'Alexandre. Pourquoi ne va-t-il pas lui-même demander sa grâce au czar? Je n'ose lui en parler, mais cela vaudrait mieux, je le sens. Oh! j'ai peur, Marfa. Le czar aime mon père, il l'écouterait, il le croirait. Une lettre, c'est quelque chose de froid, de vide, de mort, cela ne pleure pas et ne persuade pas! Oh! si j'étais la sœur ou la promise d'Alexandre, il y a longtemps que je serais allée me jeter aux pieds du czar...

— Marfa, tout est perdu ! mon père vient d'entrer au salon où je l'attendais.

— Pauvre Nathalie! s'est-il écrié.

Mon sang a tourné dans mes veines.

— Tiens, lis ! Et il a jeté sur la table un paquet décacheté.

Lire ! était-ce possible, Marfa ? mes yeux étaient troubles, il me semblait que des marteaux brûlants dansaient dans mon cerveau, et mes mains engourdies ne pouvaient saisir ce paquet funeste.

— Oh! n'aime jamais que Dieu, Marfa, et tu ne sauras pas ce que c'est que souffrir en ce monde !

Mon père a eu pitié de moi, l'excellent homme; il a feint de ne pas s'aperce-

voir de ma folie. Il m'a lu la dépêche.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, Marfa. Alexandre est dégradé et passé soldat. Prie pour nous, ma sœur, car je n'ai plus le courage de prier, moi!

Ta Veratchka.

TROISIÈME LETTRE.

..... Nous sommes enfin de retour au château de Beau-Glaive, ma chère Marfa. J'ai revu Nathalie. Quel triste changement chez la mère d'Alexandre! Pauvre femme! Je ne puis la consoler, mais je souffre avec elle... Tu me demandes des détails, tu t'inquiètes de mes douleurs, tu crains

que je ne tombe dans un de ces marasmes où sombrent les esprits et les cœurs trop violemment blessés. Je vais donc te raconter notre vie, si l'on peut appeler cela vivre.

Le colonel n'est pas changé, lui, mais tout le monde a changé à son égard. Il est devenu, par miracle, le personnage important du château, le convive choyé, adoré, attendu. Nathalie le flatte comme le débiteur flatte son créancier et l'ami pauvre son ami riche. Sous chaque cajolerie, c'est à qui lui glissera quelque prière intéressée.

— Je suis persuadé, lui dit mon père,

que vous, colonel, vous ne rendrez pas son sort plus dur. Il sera passé dans votre régiment. Sa mère m'a fendu le cœur. J'ai supplié qu'on le fît rester au moins auprès d'elle. Sans cela, la bonne dame serait morte. N'est-ce pas, colonel, nous pouvons avoir toute confiance en vous ?

— Comment Votre Altesse peut-elle douter... répond avec embarras le bon Gourosloff ; de grâce, qu'elle ne me fasse pas cette injure... Elle doit être certaine que tout ce qui dépendra de moi...

Alors mon père lui serre la main, et le colonel me regarde avec un sourire triomphant qui prouve son bonheur. Par

moments il est fort embarrassé entre sa sensibilité naturelle et son stoïcisme de soldat. S'apitoyer jusqu'aux larmes lui paraît ridicule, et il a honte de rester froid devant tant de douleur. Nathalie, dans son désespoir, lui prend les mains, s'attache à son bras et le baigne de larmes. Quoique Gourosioff ne puisse, à travers ses sanglots, saisir une seule parole, il est ému de cette lamentation maternelle, et met son esprit à la torture pour la consoler. Cependant le prince vient à son aide :

— Finissez, Nathalie, tout ira bien. Calmez-vous.

Et le colonel espère la tranquilliser avec force promesses et serments ; il adoucit sa voix :

— Du courage, madame, vos pleurs nous attristent tous. On tâchera d'arranger l'affaire au mieux, et Dieu sait ! rien que pour cette maison je ne chercherai jamais noise à votre fils. Nathalie le regarde comme si elle voyait Dieu, et moi je m'enfuis hors de la chambre pour ne pas me trahir.

A quel rôle me suis-je condamnée, en effet, ma sœur ? au plus vil et au plus lâche que tu pourras imaginer. Tu ne reconnaîtrais plus ta petite lionne dans

la princesse hypocrite qui cherche à enlacer le colonel dans ses filets. Je ne mêle pas mes pleurs aux pleurs de Nathalie; je ne laisse pas échapper un mot, une allusion qui permette à Gourosloff de soupçonner la part que je prends au sort d'Alexandre.

L'instinct féminin me guide et me dit : — Ne rappelle pas la table de thé, — ne rappelle pas le temps où le cornette éclipsait le colonel! — Et grâce à cette prudence, ce dernier fera tout pour toi; il mettra à ta disposition ses musiciens; il commandera une parade et fera défiler ses soldats sous tes fenêtres; il te propo-

sera de conquérir le monde à la tête de son régiment ; il ne reculera devant aucune folie pour te plaire. Mais si une fois la jalousie le mord et l'irrite, — adieu ton pouvoir, adieu ta magie !

Aussi je joue ma comédie en actrice consommée, Marfa. Pauvres femmes ! on nous maudit pour cette dissimulation et on nous blâme pour notre franchise. Le colonel se prétend un ami furieux de la civilisation et un amateur de livres nouveaux ou de vers interdits par la censure. Je l'accable de volumes français, et après l'avoir écouté déclamer d'une voix terrible quelque tirade de poésie, je le prie de

copier sur mon album les passages qu'il a fait valoir avec tant de charme. Le colonel jure qu'il est passionné pour la musique, et je reste des soirées entières à mon piano, occupée à mériter et à subir ses bravos frénétiques. Enfin le colonel aime à dîner chez mon père, et chaque fois qu'il prend congé je lui dis en souriant : — Vous viendrez ici demain, n'est-ce pas ?

Oh ! que je souffre, Marfa ! Crois-tu donc que l'enfer nous réserve de plus cruels supplices ?

Quand cet amant, heureux par ricochet, essaie, à la chute du jour, de diva-

guer lourdement sur les plus délicates impressions du cœur, je baisse les yeux et je rêve à Alexandre, tandis qu'un sourire vague erre sur mes lèvres. Si, à bout d'éloquence, il se tait tout à coup et regarde d'un air indécis le plafond, les murs, ou le ciel par la fenêtre entr'ouverte, tout désespéré de ne plus trouver une idée, ni même un mot, — alors je viens à son aide, je lui parle de ses glorieuses campagnes, de son avancement souhaité... Puis, devant le monde, je continue mon rôle horrible, je déploie cette science raffinée des riens qui ferait monter la rougeur à ton front, ma sainte Marfa; je sais ôter mon gant à propos,

avancer négligemment mon pied, faire entendre au colonel que je l'ai vu de loin, lui jeter un mot mystérieux qui touche à sa pensée préférée ou lui adresser un signe furtif qui lui rappelle la conversation intime de la veille.

Ainsi je profane à plaisir ces charmantes miévreries de l'amour. Froidement, déloyalement, je joue avec la passion honnête et sincère de ce brave homme, qui croit naïvement qu'il a bien le droit de demander ma main, puisqu'il porte le Saint-Georges et commande à deux mille hommes. Je crains néanmoins d'encourager trop vivement ses espérances. Déjà

il semble dire : « On ne me refusera pas. » Ses paroles brèves et heurtées commencent à se lier entre elles et à former une sorte de conversation suivie. Il devient moins gauche et moins gêné, plus franc, plus hardi, plus naturel. Je pressens avec terreur une déclaration en forme, et à tout instant j'ai hâte de trouver moyen de rompre la conversation...

Déjà il a essayé d'aborder ce sujet terrible, dont la seule pensée me fait tressaillir. Sans doute il avait préparé son discours : un mot, un regard un peu froid ont cloué la parole sur ses lèvres... Je lui fais sentir ainsi son inconvenance, je

le rejette du présent au passé, de son exorde d'amour à la répétition de ses campagnes... Ou bien il se tire de sa mésaventure en me parlant d'un chêne gigantesque dont la vétusté nous a émerveillés, de la musique de son régiment, de Nathalie qui se promène pensive et triste dans une allée solitaire.

. . . .

Alexandre est arrivé au régiment, Marfa. Sa mère vient de me l'apprendre. Elle était bien pâle, bien grave, et elle m'a regardée avec une inquiétude qui m'a frappée :

— Va-t-il bientôt venir ? me suis-je écriée. Elle n'a pas répondu. Son silence m'a embarrassée ; j'ai rougi. — Où donc est-il, bonne mère ? ai-je ajouté. Peut-être l'avez-vous amené avec vous. Il est sans doute là, caché derrière la porte. Ah ! que mon père sera content, Nathalie ! c'est là une heureuse surprise.

Elle se taisait toujours. J'ai eu peur.

— Lui serait-il arrivé malheur ! ai-je ajouté. Est-il blessé, malade, en danger peut-être ?

— Non, Veratchka, mais il dépend de vous d'empêcher...

— Quoi donc, bonne mère? Parlez vite! vous me faites mourir!

Elle m'a pris la main, l'a baisée et m'a regardée avec une expression si douloureuse, que je me suis sentie remuée jusqu'au fond de l'âme.

— Que faites-vous, Nathalie, pourquoi cette émotion étrange!

Elle s'est agenouillée devant moi.

— A genoux, vous, ici; mais je rêve sans doute. Relevez-vous donc, Nathalie, votre terreur me gagne et m'épouvante. Par pitié, relevez-vous.

— Non, Veratckha, tant que vous ne m'aurez pas accordé une grâce...

J'étais frappée de stupeur : moi, une grâce à la mère d'Alexandre, ai-je répondu, et je contemplais la pauvre femme comme si je la soupçonnais de délire et de pitié.

— Ayez pitié d'une mère ! a-t-elle murmuré avec des larmes dans les yeux.

Je l'embrassai convulsivement, ce fut toute ma réponse, et je l'interrogeai d'un regard anxieux. Elle reprit à voix basse :

— Sachinka est comme fou, princesse ;

je l'ai vu. Ah! comme il est pâle et défait, le pauvre enfant! il n'a plus son joli uniforme. Ses amis ne le reconnaîtraient pas. Devant lui j'ai tâché d'être calme; mais il veut venir ici, le malheureux. Il veut vous voir malgré sa capote de soldat. Je n'ai pu lui faire entendre raison.

J'ai souri, Marfa, ma poitrine n'était plus oppressée. Sans doute la joie de revoir son fils avait ébranlé la tête faible de Nathalie. Pourquoi avait-elle peur de voir Alexandre venir au château?

— Eh bien, lui ai-je dit, savez-vous que je ne comprends pas du tout le sujet de votre chagrin?

Elle jeta des regards effarés autour d'elle.

— Écoutez, reprit-elle plus bas encore; il ne faut pas le voir. Il faut lui défendre de venir ici, le lui défendre sérieusement, sévèrement, durement même, entendez-vous ?

Je frissonnai, émue malgré moi de cette demande, si singulière dans la bouche de Nathalie.

— Lui défendre de venir nous voir ? Pourquoi donc ? parce qu'il est soldat ? Sommes-nous des ingrats ? Avons-nous honte de lui ?

— Taisez-vous, par pitié pour Alexan-

dre, par pitié pour vous-même, Veratchka! S'il vient au château il se perd, le malheureux enfant! Vous seule aurez le pouvoir d'obtenir de lui qu'il se soumette à ce cruel devoir. Il n'obéira qu'à vous, princesse. Dans son désespoir farouche, il méprise mes prières, il ne me connaît plus, il voit presque une ennemie dans sa mère, parce qu'elle veut l'empêcher de se perdre.

— De se perdre! ai-je répété, ne comprenant rien à ce mystère. Parce qu'il viendrait au château! mais c'est de la folie!

— On le lui a défendu, Veratchka.

— Défendu ! vous n'y songez pas, Nathalie ; qui peut lui défendre de venir voir ses amis ?

— Le colonel Gourosloff, a répliqué la mère d'une voix éteinte. Son colonel !

Le colonel ! je suis anéantie, Marfa. O jeunesse aveugle et confiante ! Gourosloff n'a rien oublié. Il est jaloux, malgré ma longue contrainte, mes ruses, ma coquetterie ; mon courage est épuisé, je suis lasse de lutter et de me consumer en efforts stériles. Ainsi je saurai Alexandre être soldat, misérable, dévoré d'inquiétude et de chagrin, à quelques pas de notre domaine, — et je ne pourrai lui

parler ni le voir. — Que faire ? ai-je dit en me tordant les mains.

— Ne pas mécontenter le colonel, a répondu froidement Nathalie ; ordonner à Alexandre de ne pas venir au château ; faites-le prévenir que vous ne le recevriez pas, que vous le feriez chasser s'il enfreignait votre défense ; car, soyez-en sûre, il désobéira au colonel, il désobéira au prince Mouriakin, il désobéira à sa mère, mais à vous seule il se soumettra.

— Oui ! ai-je repris amèrement. Et il croira que je le chasse, que je suis un cœur ingrat, une âme vaine et changeante. Il me maudira.

Un domestique entra.

— Il y a sous le vestibule un soldat qui demande à parler à Son Altesse.

Je vis Nathalie tressaillir de tous ses membres, comme une vieille branche secouée par le vent.

— C'est Alexandre, dit-elle. Vous le voyez, il à tout bravé. Il est venu au risque de sa vie. Que lui importe sa vie, à lui !

Et ses yeux, noyés de larmes, plongèrent jusqu'au fond des miens. J'hésitais à suivre le conseil de cette pauvre mère; j'avais envie de défier à mon tour la jalou-

sie du colonel, qui me semblait un outrage personnel. Mes yeux se portèrent machinalement sur le parc. Je vis Gourosloff qui s'avançait tranquillement vers le château. Quelle haine m'inspira sa figure calme et presque souriante ! Oh ! si j'avais osé lui faire fermer ma porte pour recevoir Alexandre, chasser le colonel pour écouter le soldat ! Mais c'était jouer la vie de mon sauveur et de sa mère. Je comprimai mon cœur et je dis simplement :

— Voici le colonel, Nathalie !

Elle se leva terrifiée.

— Oh ! s'il allait rencontrer Sachinka.

Le domestique, immobile, attendait ma réponse.

— Dites à ce soldat, fis-je dédaigneusement, que le prince est absent et que je ne suis pas visible. S'il porte une dépêche, il vous la remettra. Ayez soin de le faire sortir par la porte de la cour intérieure.

Le domestique sorti, Nathalie essaya de me remercier par un sourire et tomba défaillante dans un fauteuil.

On annonça le colonel.

— Mon Dieu ! pensai-je, donnez-moi le courage de ne pas souhaiter la mort de

cet homme. Nathalie, allez consoler votre fils, dis-je sèchement. Moi je vais continuer mon métier de coquette avec ce bon Gourosloff.

Je dévorai mes larmes et je parvins à ramener sur mon visage bouleversé une expression gracieuse pour accueillir ce prétendant terrible qui tenait mon cœur dans ses rudes mains militaires.

Qu'a dû penser de mòi Alexandre, ma bonne Marfa ? A chaque instant je tressaille, je crains un malheur, je crois voir sa face pâle se coller à la vitre, la fenêtre se briser et le pauvre soldat m'accuser de

lâcheté ou de trahison. Ah ! je dois l'aimer d'un amour bien sincère et bien profond pour avoir soumis ma fierté à ces ruses indignes, et être devenue l'esclave d'un grossier colonel dont la galanterie me pèse comme une chaîne ignominieuse.

Nous avons toutes notre cilice, Marfa, et les pointes de fer déchirent notre cœur dans le monde, comme elles font saigner notre chair dans la cellule.

Oublie-moi désormais, chère sœur. Je ne suis plus digne de tes prières, car mon amour a perdu sa pureté et il est empoi-

sonné par la haine implacable que m'inspire le bourreau d'Alexandre. A chacune notre lot, Marfa : à toi le ciel, à moi l'enfer qui brûle déjà dans mon cœur !

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

Le secrétaire intime.

Le colonel avait choisi pour logement l'isba d'un riche paysan qu'on avait métamorphosé en habitation confortable. Divers embellissements, dans le goût moscovite, lui donnaient un faux air d'apparte-

ment de ville ; mais l'ensemble avait gardé le poétique aspect des camps.

Les murs, le plancher, les plafonds étaient tendus de tapis. Un paravent chinois séparait la chambre à coucher, — représentée par un lit, — du cabinet ou salon. Des fenêtres petites, étroites, ornées de nouveaux châssis avec des carreaux d'une seule pièce et des rideaux verts en guise de stores, simulaient réellement l'élégance.

Des pistolets français, des pistolets turcs, une sabretache tcherkesse, deux ou trois poignards, — et le modèle des shakos, des cartouches, des gibernes

remplaçaient les tableaux. Dans un des coins de la chambre, les drapeaux du régiment ; dans un autre un fusil de soldat. Sous les drapeaux dormait l'épée d'un officier mis aux arrêts ; enfin une admirable confusion de pipes, de sacs à tabac brodés en coraux, le Code militaire, l'École des recrues, un Manuel du maniement du fusil, et, pour comble, une atmosphère opaque de tabac ! — En un mot, la chambre d'un paysan en tenue militaire. Rien de plus, rien de moins.

Depuis quelque temps, avouons-le, à côté de ces signes matériels d'un simple campement, de la sévérité du service et

des rudes habitudes du bivouac, s'étaient glissés quelques objets de luxe, dignes d'un fashionable de Saint-Pétersbourg.

Ainsi sur la table où s'amoncelaient les états du régiment, le Journal militaire et des paperasses sérieuses, brillait un miroir fréquemment utile, et sous le miroir bâillaient les pages entr'ouvertes d'un roman français, traduit en russe, que la princesse avait prêté au colonel. N'oublions pas non plus des ciseaux et des couteaux de toilette, des flacons de cristal et des sachets à odeur, un pot de porcelaine contenant une merveilleuse pommade parisienne, et mille autre bagatelles

indispensables à un galant du dix-neuvième siècle ; n'en soyez pas surpris ! car le colonel ne se peignait plus les cheveux ras à la hauteur du peigne (style officiel), et il laissait pousser ses favoris un peu au-delà des limites d'ordonnance ; enfin il essayait de varier autant que possible le rigide éclat de la tenue militaire par le goût efféminé du costume civil.

Quand il rendait visite au prince, il hasardait le petit collet blanc, longeant son col noir comme un mince liseré d'argent ; il déboutonnait son uniforme et laissait entrevoir son gilet blanc comme la neige des steppes. La chaîne d'or de sa

montre s'harmoniait artistement avec ses rubans et ses décorations, si bien que sa poitrine ressemblait à une châsse miraculeuse. Quant à son ancienne économie d'épaulettes, il avait rayé ce détail du service de sa garde-robe.

Un matin, le colonel venait de prendre le thé dans la chambre que je viens de vous décrire; assis devant son miroir, il fumait dans sa pipe turque, sans trop penser aux glorieux souvenirs qui s'y rattachaient. La tête et le corps négligemment penchés en arrière, il paraissait plongé dans un vague et délicieux assoupissement. Il rêvait ! Parfois et à de rares

intervalles inégaux, il laissait échapper du long tuyau de sa pipe quelques bouffées de tabac ; mais ce n'était que pour satisfaire au caprice de sa pensée engourdie, pour suivre de ses regards nonchalants la fumée volant en spirales, égrenant ses flocons bleus dans la poussière d'or d'un rayon de soleil.

Il fallait qu'un grand bonheur fût arrivé au colonel, qu'une bien séduisante image animât l'horizon de sa vie pour qu'il fumât avec ce recueillement oriental dans sa pipe turque, et qu'il s'abandonnât à une extase digne d'un rachitique mangeur d'opium ou de hatchich.

C'est qu'en effet le sort de Gourosloff avait subi une complète métamorphose au domaine du *Beau-Glaive* depuis la mort de Tchertokonsky, depuis la dégradation d'Alexandre, rayé de la noblesse et rejeté en dehors de toute hiérarchie militaire.

La transformation qui avait embelli le triste et vulgaire ameublement de l'*isba* accusait, du reste, autant que la contenance aisée du colonel, la magicienne à laquelle étaient dus ces prodiges. Tout ne disait-il pas, jusqu'au miroir où le pauvre Gourosloff jetait souvent ses regards trop complaisants, que cet honorable

guerrier était désormais le héros ou la dupe de la belle Veratchka ?

Depuis la condamnation du cornette, le colonel n'avait cessé de se rendre chaque soir chez le prince Mouriakin, et la jeune princesse, loin de paraître subir sa présence comme autrefois, ne semblait heureuse que lorsqu'il consentait à accepter le thé chez son père. Cet amoureux suranné ne tenait-il pas entre ses mains la destinée d'Alexandre, et Veratchka n'était-elle pas douée au suprême degré de cette diplomatie profonde qui caractérise les femmes de race grecque et slave ? Dans les pays soumis à un régime pure-

ment despotique, une servitude relative oppresse toutes les âmes, et l'hypocrisie la plus raffinée devient une arme nécessaire de défense personnelle.

D'ailleurs, si la conscience de Veratchka lui eût reproché les ingénieuses flatteries, les attentions perfides, les cauteleuses séductions qui lui servaient à enguirlander le pauvre homme de liens inextricables, semblables aux lianes dont les sauvages garrottent leurs prisonniers, — la jeune fille n'eût pas hésité à se tromper elle-même... Ne croyait-elle pas agir ainsi pour l'amour de la pauvre Nathalie? Se fût-elle abaissée à ce rôle astucieux dans

un autre intérêt? Seulement, comme le cœur humain est toujours un parfait égoïste, même dans ses aspirations les plus élevées, il est bien rare qu'il épouse si intimement la cause des cœurs qui lui sont indifférents. Je persiste donc à croire que la spirituelle Veratchka manœuvrait pour son propre compte lorsqu'elle déployait aux yeux du colonel cette science merveilleuse des riens, qui est l'essence même du pouvoir de la femme, cette habile et mystérieuse provocation qui consiste, tantôt à ôter ses gants à propos ou à avancer négligemment un pied mignon qui cherche la pantoufle de Cendrillon, tantôt à laisser entendre qu'on vous a vu

de loin et qu'on vous espérait. Était-ce donc uniquement dans l'intérêt d'une mère éplorée que Veratchka jetait parfois au colonel, au milieu d'une conversation générale, une parole significative pour lui seul, et qui tout à coup enivrait son âme en lui rappelant quelque détail de la causerie intime de la veille? O femmes! démons rusés et charmants, quand saurez-vous renoncer à embrâser les cœurs candides de ces étincelles ardentes qui jaillissent si imprudemment de vos lèvres roses!

La princesse, en rendant le colonel si heureux d'un faux bonheur, était, en

effet, bien coupable, car Gourosloff, ébloui par cette irrésistible fascination, se laissait entraîner sans défiance vers tous les piéges tendus par sa séductrice : aussi avait-elle parfois peur elle-même de son triomphe trop facile, en pensant au réveil horrible de ce rêve de bonheur dont elle berçait le bon colonel ; mais chaque nouvelle coquetterie, chaque ruse nouvelle profitait si bien au misérable cornette.

Le prestige d'un regard souriant et tendre avait obligé Gourosloff à faire passer le soldat dans les rangs du corps d'élite. Dans un entretien passionné où elle avait vanté le charme des cicatrices et des

cheveux grisonnants, l'aimable princesse avait fait naître au colonel l'idée de choisir le Bronine pour son secrétaire particulier; enfin, à la suite d'une compromettante promesse, elle avait prié son prétendant ravi de parler en faveur d'Alexandre au czar, — et cette pauvre dupe, sans soupçons, avait osé implorer l'autocrate, car la stratégie de Veratchka était plus déliée et plus fine qu'une toile d'araignée. Désormais l'ex-cornette pouvait espérer, — après son temps de service comme soldat, — rentrer dans les rangs de la noblesse et reprendre son grade et son nom.

L'amoureux colonel, depuis la pro-

messe de Veratchka, cherchait le moyen de la décider à une prompte réalisation, et comme à toutes les graves époques de sa vie, soit qu'il lançât son cheval sur les éclats d'obus à Leipsick, soit qu'il fît briser les glaces de la Bérésina encombrées de Français, il avait encore choisi pour oracle le trophée et le talisman de strélitz.

Donc après avoir secoué la torpeur de ses sens, après avoir calculé les chances heureuses ou néfastes de son audacieux projet, il se posait encore, et pour la centième fois depuis huit jours, ces mêmes et insolubles problèmes :

— Comment offre-t-on sa main et son cœur ? Comment dit-on : Je vous aime ? Comment oser le dire... à une princesse, à une jeune fille si élégante, dont les grâces sont entourées de ces bastions formidables qui s'appellent les convenances ? Comment lui glisser l'aveu de son amour ? Faut-il tomber à ses pieds ? Mais cette humilité galante ne va guère à mon âge. Dois-je plutôt risquer tout simplement ma déclaration sans coup de théâtre ?... Mais je serai froid, glacial, ridicule peut-être, par excès de naturel... Il vaudrait peut-être mieux écrire...

Cette dernière idée lui sourit, et il se

frotta allégrement les mains. Bientôt il fronça le sourcil en reprenant :

— Mais à ces dames de haute noblesse on n'écrit jamais de lettres de ce genre en russe ! ce serait déroger, manquer à tous les usages, enfreindre l'étiquette à la française ! Diable d'étiquette, qui nous impose, même à nous, vieux soldats, les goûts et les mœurs de nos ennemis ! Ne trouverai-je donc sans cesse que le ridicule sur le chemin de mon amour ? Et cet amour dont Veratchka a déjà reçu l'aveu tacite, ne pourrai-je donc jamais le faire éclater au grand jour, quoique mon bonheur en dépende ?

Mais une idée imprévue traversa au même instant l'esprit du colonel : il laissa retomber le long tuyau de sa pipe, marcha à grands pas et fit plusieurs tours dans sa chambre avec une agitation véhémente qu'un témoin ignorant eût certes taxée de folie.

— Oui, c'est cela, reprit-il, n'ai-je pas sous la main mon jeune secrétaire ? Ce Bronine doit aux sacrifices de sa mère d'avoir reçu une éducation à la française, et peut me sauver aujourd'hui de ce ridicule qui cloue toujours ma parole sur mes lèvres, qui me rive au passé, lorsque

je veux avancer l'avenir ! C'est cela, Bronine écrira ma lettre à la princesse.

Et Gourosloff sonna aussitôt pour qu'on fît venir son secrétaire ; puis, se remettant de son exaltation passagère, il s'assit de nouveau, se composa une contenance digne de la distance qui le séparait du soldat ; il prit un journal et fit semblant d'être absorbé dans sa lecture. La porte s'ouvrit ; le colonel éprouva un tressaillement de joie, mais il se rembrunit en n'apercevant que son aide-de-camp.

— Vous avez sonné, colonel, demanda

celui-ci, le sourire sur les lèvres, et avec cette obséquiosité de subordonné qui cherche par tous les moyens serviles à complaire à son supérieur.

— Sans doute, mais ce n'est pas vous, répondit Gourosloff d'une voix sèche; vous êtes officier, et l'on ne sonne, je pense, que les valets et les subalternes.

— Pardon, colonel, répliqua l'aide-de-camp impassible en se tenant raide comme un piquet, veuillez excuser l'excès de mon zèle. J'attends vos ordres.

— Envoyez-moi mon nouveau secrétaire, ce Bronine, vous savez...

— A l'instant, colonel.

Déjà Gourosloff, absorbé par son idée fixe, se promettait, en raison de l'éminent service qu'il attendait d'Alexandre, de ne pas lui faire sentir trop durement son humiliante position, lorsque l'aide-de-camp reprit d'une voix mielleuse :

— N'est-ce pas, colonel, ce jeune cornette qui l'année dernière devait épouser, dit-on, la princesse Mouriakin?

Le vieil amoureux, à cette perfide apostrophe, sentit la rougeur lui monter au front et serra l'ambre de sa pipe entre ses dents à la briser, mais il maîtrisa son accès d'indignation; il regarda de travers l'officier, en faisant encore semblant de lire, et ajouta avec un singulier sourire :

— Oui, mais aujourd'hui le soldat Bronine n'épouse plus!

Cependant cette contrainte lui pesait. Il se leva et reprit avec colère :

— Je croyais, monsieur, vous avoir donné mes ordres. Qu'attendez-vous ?

L'aide-de-camp s'inclina, les yeux fixés à terre et sortit.

Gourosloff respira alors librement, et secoua sa tête grise, comme le lion piqué par une mouche venimeuse bat ses flancs de sa queue. Une goutte de fiel venait de tomber sur son cœur épanoui. On lui avait rappelé ce qu'il cherchait à oublier: que le cornette passait pour le promis de la princesse; un mot avait suffi pour raviver en lui le souvenir de la tasse de thé, les supplications du prince, les terreurs de Veratchka, les larmes de Nathalie, toutes les sympathies émues en faveur d'Alexandre. Déjà il oubliait le

service qu'il attendait du jeune homme, il voyait dans ce malheureux un ennemi, et cet ennemi, grâce au ciel, était devenu son esclave. La pitié se glaçait dans son cœur. Il était en proie à un de ces sombres délires où le fort veut écraser le faible de sa supériorité visible et matérielle, pour se venger de l'ascendant moral de l'opprimé. Néanmoins, en dépit de cette jalousie vulgaire qui dévorait son âme comme la tunique du centaure brûlait le corps d'Hercule, le colonel résolut de se montrer au Bronine sous le masque d'une trompeuse indifférence.

Lorsque l'aide-de-camp ouvrit la porte

pour laisser passer le soldat, Gourosloff s'était assis de nouveau ; il était sans cravate, dans un désordre et un négligé complets ; mais ce sans-façon lui parut propre à ajouter encore à sa majestueuse importance. Il prit tranquillement une tasse de thé, jeta sur le seuil de l'*isba* un regard où le sentiment railleur du triomphe se trahissait sous une feinte insouciance, et portant sa pipe à sa bouche, il aspira d'un air de superbe abandon deux ou trois bouffées de tabac.

Le soldat entra.

Mais ce n'était point là le soldat vul-

gaire, — le soldat russe qui garde, depuis l'instant où il est enlevé comme recrue de son village, le sceau d'un désespoir farouche et d'un impassible dégoût de la vie, ce n'était point le serf ignorant voué à la subordination la plus absolue ; — le visage d'Alexandre n'exprimait ni la prière, ni la peur, ni la révolte, ni la bassesse : c'était toujours le jeune et élégant cornette d'autrefois ; seulement l'uniforme du soldat lui prêtait un charme particulier, une expression mélancolique et rêveuse dont, sans s'en rendre compte à lui-même, le colonel subissait le prestige étrange.

Pour le paysan arraché à son foyer et

transformé en héros par la grâce du knout, c'est une horrible pensée que d'aller à la mort sur un mot, sur un signe de son chef, sans savoir où pleure sa vieille mère, où prie sa fiancée, où l'attendent ses amis ! Il sent qu'il est réduit au rôle d'une machine dont la destinée individuelle ne compte plus. Mais cette triste pensée de la servitude et de l'isolement militaire, le Bronine l'avait ennoblie par son origine et son éducation distinguées; l'élévation de son âme, la supériorité de son intelligence relevait son pauvre uniforme. Peut-être est-ce à cette discordance bizarre qu'il fallait attribuer la gène douloureuse et humiliante dont

la présence du colonel lui imposait les angoisses plus faciles à comprendre qu'à décrire.

Le Bronine parut donc devant Gouros-loff dans cette navrante disposition d'esprit. Après avoir fait deux pas en avant, après avoir levé la main à son schako, et être resté dans la position militaire obligée, il dit, selon la formule :

— J'ai l'honneur de me présenter à Votre Haute Noblesse.

Et le soldat, raide, immobile, attendit

ainsi que Sa Haute Noblesse daignât lui répondre et lui infliger ses volontés.

Mais Gourosloff s'était tourné du côté de l'aide-de-camp, et sans doute pour triompher de ce prestige qu'il subissait involontairement en comparant l'élégance innée du soldat à la vulgarité dont il ne pouvait se corriger, il dit avec une brutale franchise :

— En effet, c'est ce cornette qui fréquentait l'an dernier le salon de la princesse... celui qui a eu l'imprudence de provoquer son supérieur... et surtout la maladresse de le tuer.

L'aide-de-camp s'inclina sans jeter les yeux sur Bronine dont la face pâle blémit encore.

Le colonel, satisfait de cette petite vengeance, et ne voyant plus devant lui que le pas mesuré, la tenue de rigueur du soldat, réfléchit que sa destinée l'avait rejeté à mille lieues de la princesse ; il pensa qu'il n'avait plus rien à craindre d'un Bronine, son rival ; il revint donc peu à peu à ses premiers sentiments. Le cœur de Gourosloff était bon ; et malgré le secret intérêt qui l'engageait à garder le plus longtemps possible Alexandre

dans les rangs de son régiment, il plaignait sincèrement son sort. S'adressant cette fois au soldat, il lui dit avec indulgence, comme s'il lisait dans les replis les plus cachés de son âme :

— Tout s'arrangera, jeune homme ; après-demain il y a grande revue. Eh bien, après cette revue, vous pourrez, quand vous voudrez, aller voir votre mère.

Bronine, sans bouger sa main scellée à son schako, s'inclina en signe de reciment.

— Seulement, continua le colonel avec un air d'indifférence et de bonhomie qui eût fait honneur au plus fin diplomate de la chancellerie russe, je vous conseille de ne pas vous montrer chez le prince. Ce ne serait rien s'il n'y venait beaucoup de monde, mais on pourrait en parler et aggraver ainsi votre position. Ma recommandation est toute dans votre intérêt.

Alexandre dissimula le mieux possible sous sa raideur officielle le mal horrible que lui causaient ces paroles bienveillantes ; quelques frissons involontaires trahissaient seuls son martyre, compara-

ble à celui de l'Indien attaché au poteau de mort, et, sous son extérieur de glace, le colonel ne sut rien deviner. Après l'avoir toisé des pieds à la tête, ce dernier reprit en souriant :

— Mais il faut encore que je vous donne un bon conseil, mon pauvre Bronine.

Et Gourosloff, se levant, lui posa familièrement la main sur l'épaule.

Le soldat, en dépit de la discipline qui

le clouait au plancher, faillit bondir d'indignation et de colère; mais il maîtrisa encore les pulsations fébriles de son cœur, et le colonel poursuivit sans le quitter des yeux :

— Ce drap, jeune homme, est bien fin pour du drap de soldat. Savez-vous que si vous n'étiez pas attaché à ma personne, ce drap-là, qui est au moins celui d'un major, vous vaudrait huit jours de prison et quinze coups de knout ? Mais rassurez-vous, vous n'êtes pas tenu chez moi de vous conformer à l'ordonnance stricte ; d'ailleurs, c'est sans doute pour faire honneur à votre colonel que vous

avez voulu vous distinguer de vos compagnons... C'est bien, je vous en sais gré... mais à la grande revue d'après-demain, n'oubliez pas votre véritable uniforme, sinon je ne réponds de rien. Je suis moi-même le premier esclave de la discipline, aux yeux de vos chefs je ne dois connaître que mon devoir, et ma protection ne vous serait alors d'aucun secours... Ne l'oubliez pas !

Pendant cette harangue, prononcée d'un ton paternel, qui en effaçait jusqu'au sarcasme et à l'amertume, Bronine, qui s'était complètement remis de son émo-

tion, usait maintenant son courage à se plier à toutes les exigences de son misérable état. N'était-ce pas se punir de son orgueil d'autrefois, et n'était-il pas ainsi fidèle aux ordres exprès de Veratchka?

Le colonel, après s'être tourné vers l'aide-de-camp en riant aux éclats, s'adressa de nouveau au soldat :

— Savez-vous, au moins, faire les exercices exigés par votre nouveau grade? Voyons: demi-tour à gauche.

Le Bronine exécuta cet ordre.

— Très bien. Pied droit en avant! — Parfait! — Maintenant, à volonté... à volonté!

Le Bronine fit sans sourciller toutes les évolutions commandées par Gourosloff... Mais il était temps que celui-ci s'arrêtât; une sueur froide inondait le visage d'Alexandre; ses jambes flageolaient. Dès qu'il se sentit délivré des cruelles étreintes de son odieux servage, il tomba sur une chaise; il était libre, il pouvait respirer.

L'aide-de-camp prit alors congé du

colonel sans daigner jeter un regard sur l'ancien cornette ; mais en se retirant il dut s'étonner de l'indulgence de son supérieur pour un de ces soldats envers qui la pitié du chef est une sorte de violation morale de la discipline.

Gourosloff attendait impatiemment le départ de cet officier, dont il redoutait les malignes conjectures, et dès qu'il fut seul avec son rival, il vint à lui et dit d'une voix bienveillante quoiqu'encore empreinte d'un certain cachet d'autorité :

— Débarrassez-vous de votre schako.

Le Bronine obéit froidement.

— J'ai besoin, ajouta le colonel, de causer avec vous, et cette fois en ami, puisque personne ne peut nous entendre.

Alexandre s'inclina avec un geste de surprise, mais il ne souffla mot : il attendait l'explication de l'énigme.

Gourosloff se remit à bourrer sa pipe pour se donuer une contenance, et après l'avoir allumée, il fit plusieurs tours dans son *isba*.

Alexandre attendait toujours.

Mais les paroles que voulait exprimer le colonel lui brûlaient le gosier ; après avoir encore marché de long en large, après s'être rapproché, puis éloigné de son jeune secrétaire, il lui dit avec effort :

— Asseyez-vous à cette table et diposez-vous à écrire.

Le soldat rapprocha sa chaise de la table chargée de livres et de journaux, prit une plume et attendit encore.

Le colonel, au moment où Alexandre

avait le dos tourné, reprit en marchant toujours :

— Écoutez, Bronine, il faut que vous me rendiez un grand service.

— Et que désire enfin Votre Noblesse ? demanda le soldat qui ne comprenait rien à ses phrases saccadées, mais dont l'attention était vivement surexcitée.

— Je suis persuadé, ajouta le colonel, qui hésitait toujours à aborder le sujet de sa continuelle préoccupation, je suis persuadé que vous apprécierez le témoignage

de confiance absolue que je vais vous donner... Moi, de mon côté, je tâcherai de vous être utile. Vous savez que je vais souvent chez le prince, et, autant que j'ai pu le remarquer, mes visites ne déplaisent pas à la princesse.

Ici le Bronine sentit un nouveau vertige faire tourbillonner ses pensées dans son cerveau, son cœur se resserra ; sa tête allait éclater comme une chaudière rougie à blanc. Alexandre étreignit de sa main crispée le lacet de sa cravate ; les agrafes qui fermaient son collet commençaient à l'étouffer.

Gourosloff, dominé par son idée fixe, ne voyait rien et continua rapidement :

— Dans l'art de la séduction, je l'avoue, je n'ai jamais eu de ma personne une très haute idée ; je serais mal venu à jouer le rôle d'un Lovelace ; je sens ma gaucherie à mettre les gants jaunes d'un dandy de Londres ; je ne sais pas chanter les duos amoureux des *Puritains*, mais toutes les femmes ne se laissent pas toucher par ces agréments frivoles. Il en est qui devinent la bonne sève sous la vieille écorce. Vous comprenez, n'est-ce pas Bronine ?

Le soldat haussa la tête en signe de négation avec la précision d'un automate.

— Saint Nicolas me soit en aide! je vous croyais l'esprit plus délié; mais du diable si je veux m'entortiller plus longtemps dans les phrases de traverse. D'ailleurs, de quoi rougirais-je, puisque je suis le droit chemin! Eh bien, là, sans vanité, puisqu'avec vous il faut toucher la corde sensible, mon pauvre Bronine, la gracieuse réception que me fait la princesse, les prévenances toutes particulières dont elle m'honore, m'ont fait penser... m'ont fait espérer... Oui, certainement elle

n'attend plus de moi qu'une franche déclaration de mon amour...

Après cet aveu, lancé avec une volubilité de paroles qui accusait toute son émotion, le colonel reprit sa promenade à travers la chambre.

Il craignait instinctivement de se trouver en face du Bronine, car, par moments, il revoyait encore en lui le jeune et brillant cornette ; celui-ci, les yeux baissés, le cou tendu vers la table, paraissait anéanti et foudroyé, et ses mains étaient fermées si convulsivement que ses doigts craquaient.

— Eh bien! continua Gourosloff s'efforçant à maîtriser son embarras puéril, cette déclaration de mon amour je ne puis la lui faire... moi, ignare officier, qui n'ai étudié que la science des camps... Oh! maudite soit l'époque où je suis né; où le czar avait trop besoin du bras de ses officiers pour en faire, comme de vous autres, des pédants d'académie ou des logiciens de séminaire!... Et vous le savez, jeune homme, l'opinion du monde verni et ganté ne respecte pas plus le vieux soldat que le novice officier qui brave ses lois inflexibles. Je suis un homme perdu si je ne me courbe pas sous la tyrannie de

ses absurdes convenances, — si vous ne me tirez pas d'un grand embarras !

Il s'arrêta pour attendre la réponse du soldat. Ce dernier répliqua d'une voix strangulée :

— Votre Noblesse sait que je suis ici pour obéir à ses ordres.

— Certainement, reprit le colonel en se redressant. Je vous ai choisi pour secrétaire, parce que vous êtes un brave garçon et que je n'ai pas voulu vous laisser au milieu de ces brutes qui sont pour-

tant vos camarades. C'est bien ! c'est bien ! vous êtes reconnaissant, point je n'en doute, mais je ne vous demande pas de remercîments, je vous offre franchement le meilleur moyen de me témoigner votre reconnaissance. L'usage exige que je traduise ma passion dans la seule langue admise à la cour, à Saint-Pétersbourg, à Moscou même !... Or, cette langue, je ne la connais pas. Cent fois déjà n'ai-je pas essayé d'en balbutier les mots les plus usuels, les mots les plus indispensables à l'aveu de ma passion... Mais toujours cette langue rebelle et impossible a lassé ma patience, ma volonté... Vous, qui la parlez mieux que le russe, vous savez

maintenant, jeune homme, ce que j'attends de vous !

Mais le Bronine ne pouvait répondre; tous ses membres étaient devenu mous comme du coton, une prostration inouïe abattait cette énergique nature, tandis que le colonel ému et agité se tordait comme un damné sur le bord de son lit où il s'était laissé tomber.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.